

MÉLISSA LAVERGNE

L'IROKO



MÉLISSA
LAVERGNE

L'IROKO



OceanofPDF.com

QA novella

OceanofPDF.com

PREMIÈRE IMPRESSION

Québec Amérique est fière d'offrir un espace de création aux auteurs émergents ; avec la mention « Première Impression », elle souligne la parution de leur premier livre.

L'IROKO

OceanofPDF.com

Projet dirigé par Stéphane Dompierre, éditeur

Conception graphique : athalie Caron et Mathilde Corbeil
Mise en pages : Damien Peron
Révision linguistique : Sophie Sainte-Marie et Sabrina Raymond
Illustration en couverture : Mathilde Corbeil
Conversion en ePub : Fedoua El Koudri

Québec Amérique
7240, rue Saint-Hubert
Montréal (Québec) Canada H2R 2N1
Téléphone : 514 499-3000

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada.

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien.

We acknowledge the support of the Canada Council for the Arts.

Nous tenons également à remercier la SODEC pour son appui financier. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Canada



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC

Québec



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : L'iroko / Mélissa Lavergne.

Noms : Lavergne, Mélissa, auteur.

Description : Mention de collection : QA fiction

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20220013780 | Canadiana (livre numérique) 20220013799 |

ISBN 9782764447321 | ISBN 9782764447338 (PDF) | ISBN 9782764447345 (EPUB)

Classification : LCC PS8623.A835322 I76 2022 | CDD C843/.6—dc23

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2022

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives du Canada, 2022

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

© Éditions Québec Amérique inc., 2022.

quebec-amerique.com

MÉLISSA
LAVERGNE

L'IROKO

Québec Amérique

OceanofPDF.com

*À feu Aly et Mamady,
à Jean-Guy, Hans et Toubabou
pour la généreuse transmission
de leur passion.*

À maman.

OceanofPDF.com

Sökö

*Rythme qu'on jouait à l'origine pour annoncer le
moment de la circoncision des jeunes garçons
quelques mois avant la cérémonie¹.*

J'étais sortie de son local bredouille. Triste et enragée. À l'instar des percussionnistes cubaines et africaines chez elles, on m'enlevait au Québec le droit d'apprendre parce que j'étais une femme. Ça ne m'avait pas été présenté comme tel, mais j'avais bien saisi le sous-texte. J'étais une femme, j'étais une rivale, j'étais dangereuse de possibles, et poursuivre avec moi les classes au-delà de la durée scolaire obligatoire semblait lui être tout simplement subversif. Pour être admise dans le programme de musique, j'avais eu la chance d'être auditionnée par quelqu'un d'autre, trois ans plus tôt, plus en paix avec le concept inévitable de rivalité. Un autre qui avait dû quitter son poste pour laisser toute la place à ce professeur inégal et décevant. Voleur de rêve. Entre autres choses, à travers sa logorrhée offensante ce jour-là, où nous aurions plutôt dû célébrer ensemble la fin de mon passage au collège, il avait répété que les femmes n'avaient toujours pas le droit de jouer dans les contrées lointaines où il avait lui-même étudié, s'empêchant toutefois d'établir là un lien avec son présent retranchement. Pourtant, tous les *boys* de ma cohorte continueraient à travailler avec lui. Au fil de son monologue coléreux, il ventilait des années d'amertume d'un milieu qui ne lui avait pas fait la place qu'il aurait désirée, me prenant pour symbole suprême de sa défaite artistique. Sans m'en rendre compte, j'étais devenue l'ennemie. Ainsi se rompait notre lien de confiance bâti sur plusieurs années, envolé en une seule *clavé*.

Mais s'il n'avait pas été le premier à me refuser la matière, le langage, la richesse du savoir, j'avais décidé qu'il serait le dernier.

On m'empêchait chez moi de progresser ? Soit. J'irais à la source.
Tremper mes doigts dans l'éden patrimonial, le paradis musical, la vérité
rythmique ou, du moins, la mienne.

*Le tambour ne se préoccupe ni du sexe, ni de la race, ni de la fortune de
celui qui en joue.
C'est une parfaite leçon d'égalité².*

Mickey Hart

1. Note de l'autrice : l'explication de ce rythme traditionnel mandingue est une interprétation personnelle de la description qu'en fait Mamady Keïta, telle qu'elle est rapportée dans l'ouvrage *Mamady Keïta: A Life for the Djembe–Traditional Rhythms of the Malinke*, écrit par Uschi Billmeier et publié par Arun-Verlag à Engerda en Allemagne, en 1999. Il en sera de même pour toutes les explications rythmiques ultérieures.

2. BILLMEIER, Uschi, *Mamady Keïta: A Life for the Djembe–Traditional Rhythms of the Malinke*, Arun-Verlag, Engerda, 1999, p. 14.

OceanofPDF.com

Dunungbé

*Rythme interprété au tout début d'une
cérémonie ou d'une fête populaire.*

La carte d'embarquement bien serrée au creux de ma paume tremblante, les yeux humides et le cœur en polka, j'observe mes parents m'envoyer la main. Cette impression que jamais ma mère ne me pardonnera de partir aussi loin. Seule. Les épaules bien droites, mon regard planté dans le sien, je fais danser bien haut mes paumes pour nous rassurer. Toutes les deux.

J'entends encore ses pleurs quand mes pieds traversent de l'autre côté de l'épaisse porte vitrée séparant nomades et sédentaires. Mais j'ai désormais tout le loisir de joindre ma voix à la sienne. Plus besoin de feindre le contrôle, la force. Abandonnant mon masque-courage, je laisse à mon tourbillon de questions le soin d'engourdir ma tristesse. Est-ce que je fais bien de partir pour ce coin de l'Afrique que je connais si peu ou aurais-je plutôt dû considérer les nombreux avertissements du gouvernement canadien sommant les gens de n'y entreprendre que des voyages de nature essentielle, comme me l'intimait la ville entière ? Et les médicaments, en ai-je suffisamment ? Suis-je bien préparée ? Moi qui mens si mal, vais-je réussir à faire croire à ce mariage bidon qu'évoque le jonc pesant sur mon annulaire enflé ? Suis-je assez forte, ai-je les épaules assez entraînées, les mains assez épaisses ? En suis-je au fond capable ? Si je ne suis pas en mesure de répondre à cette multitude d'interrogations pour le moins envahissantes, le désir d'en découvrir les réponses résonne en moi plus fort que tout le reste, me permettant de restituer un semblant de contenance, du moins jusqu'à l'aire d'attente...

Parachutée sur le tarmac d'un aéroport désuet où rien ne semble suivre une quelconque logique organisationnelle, je ressens un choc climatique immense. J'ai à peine dévalé les quelques marches du modeste avion que, déjà, je sue à grosses gouttes. L'air de mai est lourd et sec. Les voyageurs marchent vers un bâtiment d'apparence bancale, mais, dès qu'ils approchent de sa dizaine de portes vitrées, leur énergie change drastiquement et ils se ruent presque en courant sur l'entrée. Passé le pas de la porte, ils crient, ils rient de se retrouver, s'invectivent à grand bruit : un véritable chaos sonore. Les bagages plastifiés s'entrechoquent, ça se bouscule pour arriver en premier à l'un des rares guichets de douane ; on m'accroche une main, un pied, une épaule courbée. Fragment d'ailleurs frêle devant un branle-bas de combat tel que je n'en ai encore jamais observé, je suis pétrifiée, figée dans la cohue bruyante, à reprendre mon souffle entre deux bousculades. Rien à voir avec l'aéroport Charles de Gaulle qui, à lui seul, le temps d'une escale, m'a fait souhaiter d'un jour habiter Paris. C'était il y a seulement quelques heures, pourtant, ça semble déjà faire partie d'une autre vie. Seule au milieu d'une marée humaine maigre mais dense qui à la fois me jauge et m'ignore, je me sens minuscule. Un ultime coup de foule empressée me propulse devant un fonctionnaire dont l'air rebutant me décontenance encore davantage.

— Visa !

— Pardon ?

— Montrez-moi votre visa !

— Hein ? Ça prenait un visa ? Pour vrai ?

— Si vous ne l'avez pas, moi, j'ai l'obligation de vous renvoyer à Paris.

— Mais non, c'est impossible ! On m'attend à la sortie ! que j'arrive à articuler, croyant que si je viens à quitter le pays maintenant, on ne m'y accueillera plus jamais.

S'emparant de mon *carry-on* écarlate flambant neuf, excédé par ma bévue bureaucratique, le douanier hèle des renforts en marchant vers le tarmac d'un pas décidé. Des larmes m'embrouillent la vue et me font trébucher, voyageuse inconsciente que tout le monde regarde s'affaler sans broncher. Une irrépressible envie de crier me tenaille la poitrine, mais je n'émet

qu'un faible rôle. Le sol défile rapidement sous les pas du lieutenant agressif qui jamais ne se retourne pour voir si j'ai réussi à me relever de ma chute. C'est à croire qu'il n'a qu'un seul désir : me rembarquer dans l'avion duquel je viens d'émerger.

— Revenez, s'il vous plaît ! On ne peut pas s'arranger ? que j'articule entre deux sanglots, peinant pour me redresser.

— Il faut nous suivre, me répond l'un des sous-fifres du douanier après avoir observé la scène.

Mes jambes avalent lourdement la distance me séparant des fonctionnaires antipathiques, comme si le temps allait finir par s'arrêter, à tenter ainsi de le ralentir. Quand j'arrive à la hauteur de l'avion maintenant vide, l'homme au chapeau d'armée, qui tient toujours mon bagage trop lustré, me toise sévèrement.

— T'as de l'argent ? qu'il me crache au visage, passant du vous au tu comme pour m'intimider. Si tu paies, on pourrait éviter de te renvoyer.

— J'ai des euros, oui...

— Combien ? aboie-t-il, flanqué de ses deux acolytes qui, eux, ne daignent même pas me regarder, gênés, peut-être, de devoir participer à cette mascarade illégale dirigée par leur supérieur d'une main de maître.

Encerclée par les trois hommes, le bruit du silence m'étouffe pendant que je sors de mon sac à dos un portefeuille jaune canari, neuf lui aussi, mes doigts tremblant de froid malgré la chaleur accablante des lieux, et, à ce moment précis, je regrette amèrement cette insouciance crasse que m'a tant reprochée ma mère. Marie, tout ce temps, avait donc raison : sa fille n'était vraiment pas assez préparée pour un tel périple en terre inconnue, un sol d'une instabilité politique notoire et reconnu de surcroît pour sa pauvreté. Mais depuis le temps que je fais part de cette aventure à tout un chacun, comment se fait-il que personne ne m'ait jamais informée de la nécessité d'obtenir un visa pour traverser les frontières guinéennes ? Peut-être aurais-je dû avoir la puce à l'oreille sur le vol Paris-Conakry quand mon voisin de siège m'a raconté les nombreuses difficultés qu'il avait eues au Liban pour obtenir le précieux papier plutôt que de le prendre en pitié. Moi qui croyais dur comme fer que les Canadiens étaient exemptés de ce fardeau

administratif, sortes de gagnants d'une loterie mondiale aléatoire et insensée, j'avais tout faux. Évidemment.

De mon portefeuille criard, j'extirpe un billet de cent euros lisse comme un miroir. Les fonctionnaires se gardent bien de réagir à la vue de ce morceau de rêve papier que je leur tends, candide Occidentale envahie par le sentiment d'être perdue d'avance.

— Combien d'hommes vois-tu ? me lance le tortionnaire en chef.

— Euh... trois.

— Ce sera donc trois billets, crache-t-il en m'arrachant des doigts celui que j'ai à la main.

— Mais je n'en ai que deux ! que j'implore au contact désespéré du seul billet qu'il me reste.

Les hommes se consultent du regard, et l'un d'eux m'arrache le papier vert comme s'il était magicien, si rapidement qu'on croirait qu'il l'a fait surgir de sa poche.

— Par ici, lâche le douanier autoritaire en malmenant ma valise déjà un peu moins luisante jusqu'au guichet d'arrivée initial.

*

Le portefeuille éventré, les bagages fouillés de fond en comble, le visage blafard et les yeux encore mouillés, je réussis au bout d'une heure à m'extirper de ce désagréable premier contact au berceau de la percussion mandingue, dont on m'a pourtant dit tant de bien, et, enfin, je comprends pourquoi je suis venue jusqu'ici.

Le bruit des tambours ensevelit le pas marqué des danseurs qui martèlent le sol avec vigueur et conviction. Des gens de tous âges encouragent la dizaine d'artistes désireux d'attirer à eux les pourboires de richards venus d'autres lieux. Une exultation collective transpire de la troupe bigarrée, mue par une passion pure, inégalée. Et bien que la motivation première de cette démonstration de talent soit certainement pécuniaire, la musique, à elle seule, semble suffire pour provoquer la joie palpable qui les anime. La terre battue vole en poussière sous les pieds nus des griottes, maculant au

passage leurs pagnes polychromes. Hypnotisée, je reste immobile devant ce spectacle coloré que j'ai maintes fois tenté d'imaginer.

*

Tout s'arrête. La musique me happe, m'absorbe, me ventouse. Mes yeux se ferment sur une dernière larme, symbole d'une arrivée brusque, mais tant attendue. Je veux danser, je veux crier, sourire à me fendre les joues. Arrêter le temps. Je veux mourir, puis renaître. Ici, maintenant.

Mon cœur s'accélère, j'oublie tout.

N'importe où dans le monde, le son des drums me transporterait tout autant, mais ici, après ma rupture, le bullying au travail et cet épuisement général qui a bien failli m'avoir, j'ai enfin l'impression d'être à la bonne place. Pour les bonnes raisons. Tous seront-ils aussi durs et hermétiques que le douanier ou sauront-ils plutôt apaiser mon cœur endommagé ? Je ne le sais pas et, vraiment, je n'en ai rien à faire en ce moment. Tant que la musique ne cesse jamais. Qu'elle me transporte hors de moi, détruise sur son passage les cauchemars qui trop souvent m'habitent, me hantent, me paralysent. Me tuent.

Par la voix de ses mille tambours, la musique me sauvera. Encore.

*

— Martine ?

La pancarte rectangulaire a été taillée dans un carton brun fatigué. Les lettres sont inscrites au feutre noir en capitales franches et distinctes. Perdu dans un brouhaha visuel étourdissant, un écriteau on ne peut plus clair que personne n'aurait toutefois remarqué n'eût été la voix de Mohamed qui, miraculeusement, au-dessus du tumulte, réussit à se faufiler jusqu'à mes oreilles envoûtées.

— Martine ! qu'il répète.

Si mes paupières se sont soulevées au premier écho de mon nom, l'apercevant sans même le voir en plein cœur de ma rêverie musicale, je sors cette fois de ma léthargie et m'approche de lui, mon regard enfin vissé au sien. La cohue provoquée par l'arrivée de l'avion est presque terminée

tellement l'histoire du visa s'est étirée en longueur. La troupe d'artistes de rue s'éloigne, me permettant de retrouver mes esprits et d'enfin rencontrer le fils d'Ousmane Touré, grandissime djembefola qui m'a généreusement offert d'habiter sa maison et de recourir aux services de deux de ses enfants. Tout ça pour parfaire mes connaissances de cette riche, complexe et fascinante culture mandingue. C'est ici qu'est né le djembé et c'est ici que j'apprendrai à le jouer, le parler, l'honorer.

— Mohamed ? C'est toi ? Tellement heureuse de te rencontrer ! Ton père m'a beaucoup parlé de toi, en bien, je te rassure ! Merci de m'avoir attendue ! J'avais peur que tu sois reparti. C'était si long ! Ils ont voulu me renvoyer à Paris !

— T'inquiète, Martine ! L'Afrique, c'est dur, mais on va bien s'occuper de toi ici. T'auras pas de problèmes avec nous. Si Ousmane t'envoie, c'est que t'es digne de respect. *Wontanara* ! On est ensemble ! Allez, détends-toi un peu et laisse-nous prendre tes bagages.

Un gaillard s'empare de ma valise.

— Ignace, dit-il simplement en me présentant sa main libre.

J'apprends que c'est le chauffeur que Mohamed a sollicité pour mes déplacements. Pas que ce soit son métier, mais surtout parce qu'il est le rare détenteur d'un permis de conduire. Il a su trouver un tacot quelque part au village chez un oncle presque fortuné. La voiture ne paie pas de mine, qu'il m'avertit, mais elle fera très bien l'affaire. Grand, filiforme, Ignace est beaucoup plus élancé que Mohamed, et aussi mieux sapé. Le chic de ses vêtements suggère qu'il a fourni un effort particulier pour mon arrivée. Son regard, doux, bienveillant, me fait l'effet d'une bouffée de réconfort. À ses côtés, Mohamed est costaud, mais petit et voûté. Ses épaules arrondies laissent présumer un quotidien rude, instable, voire cruel. Malgré tout, son père, grâce à ses nombreuses tournées d'ateliers percussifs partout dans le monde, ne manque pas de ressources, ce qui permet à Momo de manger au moins un peu chaque jour, même quand les occasions de travail se font rares ; c'est du moins ce que j'ai pu déduire des informations que m'a données Ousmane lors de mes brefs mais toujours chaleureux contacts avec lui. Tels deux grands frères affairés, ils me conduisent à une vieille *station* dont on devine la teinte originelle bleu poudre, dans laquelle ils proposent

de sillonner Aviation, le quartier de l'arrondissement Matoto qui jouxte l'aéroport et où se trouve ma demeure africaine.

La brunante a laissé place à l'obscurité et, comme chaque soir à Conakry, au dire de mes guides touristiques improvisés, les déchets brûlés forment au bord des rues une impressionnante ribambelle de feux de la Saint-Jean. L'odeur des pneus et du plastique brûlés se mêle à celle des carcasses animales calcinées. Quelque chose de romantique entoure ce spectacle inusité dont je me gave depuis l'intérieur de la voiture, l'habitacle de la *station* me procurant un illusoire sentiment de protection entre mon rêve et la réalité. Une phrase, pour moi fondatrice, me jaillit alors en mémoire : « Plusieurs voyageurs sont repartis le lendemain de leur arrivée en Guinée, le choc étant trop grand, trop violent pour eux... » C'est mon ostéopathe, lui aussi percussionniste, qui m'avait balancé ça plus tôt cette année entre deux manipulations d'épaule, marquant mon imaginaire et attisant du même souffle mon sens du défi. Non, je ne quitterai pas Conakry avant la date de départ prévue. Ce voyage doit durer deux mois ? Alors je resterai deux mois.

Pas un jour de moins.

*

— Viens là ! Il faut parler !

À peine ai-je pénétré dans la maison de chaux immaculée que Rima, la fille autoritaire et visiblement hostile d'Ousmane, m'assaille. Pas de « bonsoir », de « comment a été le voyage ? » ou encore de présentations officielles, juste un ordre abrupt qui me fait l'effet d'une poignée d'ongles crissant sur un tableau noir. La moue sombre, le ton criard et pressé ; je ne la sens capable d'aucune chaleur à mon endroit. Chargée de garder la demeure ordonnée pendant les absences prolongées de son père, elle est présentement la seule habitante de la maison, son demi-frère ayant sa propre case à l'entrée de la cour, et sa mère, séparée d'Ousmane depuis belle lurette, vivant au village avec ses trois autres enfants.

— Je dois te cuisiner deux repas par jour, c'est bien ça ? qu'elle me demande sans même me regarder.

— Euh, oui..., que je réponds, hésitante, incapable de me rappeler si j'ai ou non abordé cette portion du séjour avec quiconque.

— Chaque semaine, tu dois me donner six cent trente francs guinéens. C'est quatre-vingt-dix francs CFA par jour. Et j'ai besoin d'un acompte pour aller faire les courses. Choisis ta devise, ça m'importe peu, mais paie-moi à temps, au début de chaque semaine. Je ne tolérerai aucun retard.

Confuse devant cette valse de tarifs différents, je ressors mon portefeuille sursollicité et lui montre que plus rien ne subsiste de ma mésaventure aéroportuaire.

— Alors demain, au lever, tu iras en retirer pour me payer avant le déjeuner, ou bien ?

J'acquiesce en silence, le regard exorbité d'attente déçue. Et moi qui espérais trouver en Rima une potentielle amie. On dirait que cette éventualité ne sera guère possible. Nous habiterons ensemble, mais la nature limitée du lien m'apparaît plutôt claire : l'une va travailler, et l'autre, déboursier.

— Je te montre ta chambre. Prends ta valise et monte derrière moi !

Silencieuse, docile, je lui emboîte le pas pour découvrir à l'étage mon nid des prochaines semaines. Une literie de coton mauve encercle le matelas sur lequel flotte un voile blanc, sorte de tente protectrice contre les piqûres d'insectes. Une bouteille d'eau trône sur la table de chevet avec, à ses côtés, une serviette rugueuse pour me débarbouiller.

— Pour le lavage de tes vêtements, faudra rajouter, m'informe Rima en frottant ses doigts ensemble comme pour me rappeler qu'elle parlait là toujours d'argent.

Puis, sans m'en dire davantage, elle tourne les talons et quitte la chambre, marmonnant au passage une expression soussou que je n'arrive pas à comprendre.

Éreintée, incapable de même penser à me doucher, j'enlève péniblement mes vêtements rendus humides par la sueur et me faufile sous la moustiquaire sans même éteindre le plafonnier.

Est-ce la fin du voyage ou le début du séjour africain qui m'est aussi brutal ? Je me le demande sérieusement en me glissant sous le drap, le cœur serré.

OceanofPDF.com

Kassa

*Rythme de préparation de la terre joué dans
les champs avant chaque saison des récoltes
pour stimuler la nature à bien produire,
et les agriculteurs à bien travailler.*

Le soleil se lève tôt sur Conakry. Les bruits du quartier chantent des airs nouveaux à mes oreilles, maintenant reposées, ouvertes, affamées. Mohamed – devenu simplement Momo – dirige ma trajectoire en me tirant le bras pour éviter que mes pieds se prennent dans un trou, mon regard trop attisé pour gérer les sols massacrés de la ville.

— *Foté, foté !*

Les enfants crient en chœur sur mon passage. « Blanc, blanc ! » qu'ils glapissent en soussou en me montrant du doigt. Le visage ébénéen d'un bambin se couvre de larmes à la vue de cette singulière pâleur encore jamais aperçue, le tout accompagné d'un hurlement à fendre le cœur. Au même moment, trois jeunots d'une même fratrie se jettent sur moi pour toucher mes bras dénudés, idole de plâtre mêlée à l'orphéon de couleurs ambulant. Boubous bariolés, accessoires vibrants, parterres orangés, visages bistrés ; la blancheur de mes bras détonne autant qu'elle surprend.

Déjà, au petit matin, le marché fourmille. Les femmes, assises sur des seaux de plastique, des pagnes colorés leur couvrant les jambes, avec à la bouche une branche de *miswak* leur faisant office de brosse à dents perpétuelle, préparent pain, café, épices, fruits, légumes, Calebasses ; elles mesurent le riz, emplissent d'essence les bouteilles d'eau recyclées pour les nombreuses motos qui grondent de toutes parts sur la route ; elles empilent les poches d'eau non filtrée dans des sachets de plastique qui, tous, aboutiront en bord de mer parmi ces autres déchets qui survivent aux

flammes la nuit. Les hommes coupent les gigots, préparent les poissons, vendent outils, cédéròms copiés et café Touba dans une bonne humeur contagieuse. Des piles d'ordures en broussaille séparent les différents kiosques qui surplombent la plage souillée du quartier, où quelques courageux osent se baigner. Des coqs fientent sur le sol crevassé, et j'ai peine à retenir un haut-le-cœur au contact de cette symphonie atonale d'odeurs, inclassables dans leur mariage.

— Pain, café, ça te va, Martine, pour le petitdèjeuner ?

Momo commande en malinké deux demibaguettes tartinées de Vache qui rit et autant de cafés au lait caillé, une appellation qui réussit à me faire sourciller davantage, toujours aux prises avec une nausée inégalable. Heureusement que les cours commencent aujourd'hui parce que je me surprends à évaluer l'option du départ anticipé. Le choc est bien réel et, pour l'instant, rien ne me rattache à cette terre à l'apparence aride qui me fait étrangement regretter le boulevard des Laurentides à Laval, relique d'une enfance aussi douteuse que le mauvais goût de son appareil.

Au retour du marché, l'argent reprend le contrôle de mes interactions alors que Momo m'informe des tarifs relatifs à l'usage de la voiture d'Ignace, à ses cours particuliers, puis aux répétitions musicales avec Salif, directeur des Amazones avec qui j'étudierai aussi sur une base quotidienne. Sans trop savoir si mon malaise est valide ou non, tout me donne l'impression d'être calculé à la hausse, touriste désorientée qui n'a ici rien ni personne pour l'aider à évaluer, à analyser, à comparer tous ces prix. Choissant l'option la plus viable en ces circonstances particulières, soit celle de faire confiance à la garde rapprochée d'Ousmane, j'acquiesce à toutes les demandes de mon « protecteur », comme je l'ai fait la veille avec sa demi-sœur.

L'expression « acheter la paix » n'aura en moi jamais autant résonné.

Mais, débarrassée de toutes ces préoccupations financières – du moins pour l'instant –, je peux enfin courir me préparer à ma chambre pour ma première leçon.

*

Beurre de karité, ruban pour les doigts – le même qu'utilisent les maréchaux-ferrants pour solidifier les longues pattes de leurs bêtes –, mini disques Sony et une enregistreuse de la même marque, micro Sennheiser couvert de sa mousse noire protectrice, bouchons moulés, *patches* Deep Relief pour les trapèzes, cahier de notes, crayons en tous genres, citronnelle pour éloigner les malfrats ailés et bouteille d'eau Kirène grand format : je suis fin prête pour la guerre ; c'est du moins l'état d'esprit qui m'habite à l'aube de cette première classe percussive. Mon sac plein à ras bord sur le dos, je dévale l'escalier et gambade jusqu'à la rue.

— Y a quoi, t'es pressée ? me demande un piéton surpris par mon excitation.

Au moment où je vais lui répondre, le bruit d'un tambour détourne mon attention et m'attire jusqu'à lui, à quelques dizaines de mètres en face de la maison d'Ousmane, laissant la question du marcheur anonyme en suspens.

Le martèlement des peaux perce la quiétude d'un lundi monotone. En passant la porte de fer vert olive de la cour des voisins, je suis accueillie par le regard timide de Momo, installé sur les rebords d'un *gazebo* circulaire qui nous fera office d'école, de studio et de scène. Cinq de ses amis l'accompagnent aux djembés et dunduns pour que résonne la pleine richesse de chacun des rythmes ancestraux qui m'y seront enseignés.

— Bongo, Luxiens, Abdoulaye, Yamoussa, Donald, je vous présente Martine ! Tout le monde est prêt ? D'abord, il faut s'échauffer. Tu me suis. D'accord ?

Le bouton *Record* de l'enregistreuse enclenché, le vrai voyage commence.

*

Ils pensent que j'ai le talent factice. Là parce que jolie. Là parce que gentille. De bon goût, facile, agréable, souriante. La bonne petite fille qui joue « correc' ». Qui ne jouera pas longtemps parce que, un jour, on découvrira la supercherie derrière son succès. On comprendra qu'elle a pris la place d'hommes compétents, là depuis bien plus longtemps qu'elle. Des hommes qualifiés, solides, sérieux, respectés qui, eux, auraient droit à la lumière. Bien plus qu'elle. Ce devrait être leur tour et, pourtant, c'est elle qui prend toute la place sous les projecteurs. Convoitée lumière

cathodique d'une des seules émissions télévisées qui fait rayonner à travers la province les musiques de partout.

Ma propre lumière que personne au fond ne désire voir irradier.

Méprisée, humiliée, injuriée par ceux qui devraient plutôt m'encourager à grandir, à me développer, à évoluer dans cette cour des grands qui pourtant me rejette.

Bonne à embrasser. Ou à tasser.

Habile faire-valoir du talent masculin.

« C'est mon élève ! Je lui ai tout appris. C'est moi qui l'ai mise au monde. Oui, oui ! »

Ceux-là mêmes qui me défient en privé s'enorgueillissent en public de la place que j'occupe, espace qu'ils voudraient toutefois pour eux seuls.

Ces mêmes professeurs qui, une fois leur mandat scolaire terminé, refusent de poursuivre l'enseignement parce qu'ils ne veulent pas que leur précieux savoir se travestisse sous mes ongles laqués, ou encore ces autres, tout aussi démagogues, qui m'invitent à des rendez-vous galants à peine masqués, se faisant blanchir le sourire pour tenter de me plaire entre deux commentaires mielleux, à mille lieues des connaissances musicales que l'on devrait plutôt parcourir ensemble.

Des hommes carencés, faibles, narcissiques, racoleurs ou sexistes qui ne réussiront jamais à voir en moi une égale.

Ces hommes qui tentent d'atteindre ma confiance, mon plaisir, ma passion ou, pire, ma relation même à cet instrument qui m'a sauvée, c'est à eux que je pense en cet instant hiératique où, en plein cœur du berceau mandingue, j'ai le premier cours du reste de ma vie.

Le tambour qu'on me glisse entre les cuisses est distendu. Sa peau, amollie par l'humidité d'une des premières précipitations nocturnes de la présaison des pluies, empêchera certainement mes sons de résonner au-dessus de la mêlée. Qu'à cela ne tienne, je suis prête à redoubler d'efforts pour qu'on m'entende.

J'aime ce moment où l'on me nargue du regard, ne prenant pas au sérieux l'image que je projette malgré moi. Ce moment qui précède toujours ma première frappe. Oui, je suis une fille, j'ai vingt-deux ans, je suis inexpérimentée, naïve, crédule et affable, encore loin d'être affirmée ; j'ai le cheveu pâle et le regard bleuté. Ma peau claire conclut un portrait trop lisse, improbable en cette rugueuse africanité.

Mais j'ai une hargne constante qui me donne la force de m'épuiser dans le jeu. Après un coup, j'ai mal. Le deuxième me fait souffrir, mais après dix, je ne ressens rien d'autre que le plaisir d'une douleur anesthésiée. Mon corps engourdi qui laisse au rythme toute la place. Au rythme, aux sons, aux notes.

Momo me regarde. Douze yeux m'étudient et attendent que je touche de mes mains blanches l'instrument serré entre mes jambes nues. Je ferme les paupières et me lance. En moi.

Mes pendants masculins tapent et frappent avec vigueur, un immense sourire au visage, et c'est autant de versions de moi-même que j'aperçois en eux. Le bonheur explose dans nos membres exaltés, et plus rien ne subsiste de mes craintes d'être flouée par Rima, ou encore de mes préoccupations enfantines d'être prise ou non au sérieux. Même la souffrance de mon récent deuil amoureux se voit annihilée par le tonnerre joyeux des peaux malmenées.

Je suis bien.

Enfin.

*

Après un lunch rapide attrapé sur la route, Ignace nous dépose au local des Amazones où nous accueille une odeur piquante de sueur. La bâtisse est faite de briques grises, ici et là éventrées par des orifices inexplicables. Un trou béant fait office d'entrée. Alors que le soleil de midi aveugle au-dehors, l'intérieur est sombre, et la chaleur, étouffante. Une dizaine de femmes frappent les tambours, manient lesalebasses aux mille cauris, secouent les casnets, chantent et dansent sur la terre battue. Deux longs bancs d'école servent autant aux joueuses de dunduns qui y déposent leurs instruments qu'aux apprenties djembefolas, assises face à face en rang

d'oignons. Un homme massif leur crie des indications dans un soussou hachuré de français.

— *Kele, fila, saba, nani !* Non ! Pas comme ça ; plus vite l'entrée du dunumba ! On reprend ! Un, deux, trois, quatre !

Momo se tient bien droit à l'entrée du lieu surchauffé. À ses côtés, je reste interdite, fascinée par le ballet désordonné qui m'est donné à voir. Ignace, le dos collé sur la voiture, un cure-dent fatigué entre les lèvres, partage son attention entre notre ombre floutée par les volutes de poussière et l'incessant mouvement du plus gros boulevard du quartier.

— Martine, assieds-toi et prends un djembé ! me demande Salif, à la fois autoritaire et bienveillant. Allez, les filles, poussez-vous ! Faites-lui une place ! Allez, plus vite que ça !

Les Amazones se bousculent pour me laisser un espace décent sur le plus long des bancs communs. Gonflée de fierté d'avoir réussi à suivre une cadence d'apprentissage passablement relevée au matin, je trépigne d'impatience de jouer encore, entre femmes de surcroît.

Sans même attendre que Salif me demande de jouer, je balance les sons de l'échauffement de Momo, comme pour les empêcher de s'effacer de ma mémoire. Quelques curieux des commerces environnants commencent à affluer pour m'observer, tache blanchâtre à l'œuvre. Se demandent-ils ce qui peut pousser une si jeune étrangère à s'expatrier aussi loin ? À côtoyer autant d'âpreté ? Seule ? Les points d'interrogation sont sans doute nombreux, autant chez les membres du célèbre groupe féminin que chez leurs voisins de case. Mais, au fond, peut-être n'est-ce que moi qui tente de leur faire porter le poids de mes propres réflexions.

— C'est bien, Martine, tu sais taper, *awa*, mais ici, c'est ensemble qu'on joue, pas en solo.

Gênée de m'être fait reprendre aussi vite, je baisse la tête, une goutte de sueur immense me tombant du front.

— Prêtes pour Soli de la basse côte ? *Wongai ! Kele, fila, saba !* Non, non, non ! Le sangban, c'est toi qui commences après le compte ! Et vous n'êtes pas sur le temps. Un peu de sérieux. Un, deux, trois !

Je ne connais pas ce rythme. Je laisse donc passer l'introduction de la pièce, puis j'écoute les accompagnements pour ensuite me joindre à leurs voix. Poum. Papa pipi papa poum. Papa pipi papa poum. Sur mes mains surchauffées par l'intense entraînement matinal avec Momo, différentes formes de cloques apparaissent : petites et rondes à l'extrémité des doigts, larges et ovales sur les paumes. Le climat subsaharien favorisant l'épaississement de mes membres déjà tuméfiés par le jeu, j'ai maintenant l'impression de porter des gants douloureux. J'observe du coin de l'œil ma peau rougie se gonfler entre les frappes, mais je me rappelle que, très bientôt, je ne sentirai plus rien, ce qui me fait redoubler d'ardeur. Les sons s'envolent sous mes phalanges, et les encouragements des badauds stimulent de plus belle mon désir d'attaquer l'instrument. Fort. Au moment d'entreprendre ma toute première improvisation, la douzaine de membres du groupe Gangan Percussions se faufile dans le local. Fidèle au poste pour leur séance quotidienne avec Salif, prête à remplacer les Amazones sur les deux mêmes bancs d'école, la bande de jeunes virtuoses s'entasse près des murs de l'espace contigu.

Un à un, ils me fixent, albâtre inconnu qui frappe sur le tambour avec plus de motivation que quiconque en ces lieux, unique par-delà l'urgent besoin qu'il a de prouver sa valeur.

J'ai soudain l'impression de reconnaître l'un d'eux. Lui aussi semble m'avoir déjà vue, alors que c'est impossible. Comme s'il devinait l'ampleur de mon âme, et moi de la sienne. Son sourire enjôleur illumine la pénombre du local bondé et, à l'instar de mes mains blessées, mon cœur, en un instant, se boursoufle.

Salif, qui remarque nos regards emmêlés, intime à l'objet de ma fascination de s'installer devant moi. Les filles s'entassent encore davantage sans même ralentir la vitesse effrénée du rythme.

— Abou, montre-lui comment ça joue, un Gangan !

Ses mains volent sur la peau épaisse d'un tambour aigu dont les sons fendent aisément l'air. Multipliant les jeux de mains, il mime un miroir dans lequel il fait mine de se coiffer, puis il souffle quelques baisers dans ma direction, le tout en poursuivant une mélodie savante, hypnotisante. Mon regard rivé sur le sien, j'attends la fin de son solo pour me lancer à mon tour

dans une surenchère gauche, mais incarnée. Les bras, le cou, la tête, les pieds, les hanches ; tout mon corps participe à cette tentative de séduction de moins en moins subtile. Abou chauffe le tempo, l'accélérant au possible, puis nos efforts se rejoignent sur l'exécution synchrone d'un appel de tambours qui n'aura certainement jamais autant résonné.

— C'est réglé, Martine, lâche Salif, tu restes encore pour répéter. Je vais pas juste faire de toi une Amazone, je vais aussi faire de toi une Gangan. Abou, tu t'occupes de lui montrer les *breaks* ?

— Avec plaisir, qu'il répond en me présentant ses mains pour que j'y dépose les miennes, comme pour sceller le pacte. Avec grand plaisir !

OceanofPDF.com

Sofa

*En malinké, « sofa » signifie « guerrier ». Ce rythme
était à l'origine joué pour les combattants à cheval
afin de leur insuffler du courage avant l'affrontement.*

Tu as réussi à me faire croire que je ne valais rien. Tes attaques répétées, ton indifférence et ta double vie m'ont obligée à m'extraire de cette relation toxique à laquelle j'avais pourtant cru. Tu m'as laissée trimbaler le corps mort de notre histoire et m'en débarrasser seule alors que, toi, tu affichais le coolness du tombeur invétéré. Intouché par cette fin pathétique, à jamais intouchable en raison de ce détachement émotionnel qui te sert d'armure. Moi qui n'ai jamais réussi à haïr qui que ce soit, aujourd'hui, Antoine, je te déteste.

Et Léa, l'as-tu au moins revue ? Êtes-vous maintenant ensemble ? As-tu reproduit avec elle ce grand jeu d'amour ou l'as-tu déjà oubliée, elle aussi, divertissement volatil pour cœur impénétrable ?

Tous ces gens qui nous entourent de loin et qui ne comprennent pas aujourd'hui l'ampleur de ma détresse. C'est que tu es si formidable, Antoine, si aimable, si serviable, si gentil, plus que parfait. Sûr que, à t'échiner à conserver l'image du « gars parfait », ce sont les plus proches qui écopent. Mais pourquoi nourrir l'essentiel quand on peut plutôt servir le nombre, hein ? Pourquoi polir l'intérieur quand l'extérieur réussit à nous faire sentir grand, fort, adéquat ? Toute ton énergie généreusement distribuée à des inconnus alors que celles qui t'aiment en pâtissent en silence. Celles qui sont là le soir quand tu l'échappes, que tu explodes de rage d'avoir dit oui toute la journée à tout un chacun sans réussir à te sonder toi-même, celles qui te rassurent quand tu pleures à chaudes larmes, envahi par les insécurités trop nombreuses, qui te rappellent, la main sur ton cœur blessé, qu'elles sont là pour toi malgré les erreurs, les secrets, les

insultes. Qui acceptent ces failles énormes auxquelles personne d'autre n'a accès.

Ta mère, tes ex. Moi.

Une garde rapprochée, maudite de t'aimer.

Déception après déception, tu réussissais pourtant toujours à me faire croire à l'avenir. « Je vais changer, promis, juré ! » que tu me répétais. Quel dommage, quelle perte ! Ce convaincant mirage de nous deux désormais disparu.

Si tu savais à quel point je t'en veux. J'étais sûre que tu étais le bon, que c'était réglé : les enfants, la maison, le chien ; les voyages l'été et le chalet l'hiver. Tout le monde en était d'ailleurs persuadé. Tous, sauf toi, apparemment. Mais pas de danger que tu m'en donnes quelque indice à travers le quotidien, par contre ; aucune chance que tu m'exprimes tes insatisfactions ou que tu cherches à te réparer pour éviter le cataclysme pourtant maintes fois expérimenté dans tes relations précédentes. Pas de danger que tu me fasses assez confiance pour t'ouvrir. À moi.

Aucune chance, non plus, que tu me laisses indemne au sortir de ce rêve brisé. Tes grognements méchants me tournent encore dans la tête tel un acouphène insupportable. Tes « personne d'autre que moi ne pourra t'aimer », « t'es trop folle pour qu'on te choisisse » et autres « je suis le seul à pouvoir t'endurer » résonnant en écho, requiem funeste grignotant le peu de confiance qu'il me reste.

Mais, promis, je ne te laisserai pas me gâcher l'existence bien longtemps. Si mes pensées courent encore vers toi quand je ferme les yeux, une brèche s'est désormais tracée à la vue du plus magnétique des solistes de Gangan Percussions.

De toutes mes forces affaiblies, j'essaierai ici de te vaincre à travers le doux visage d'Aboubacar, comme tu m'as toi-même effacée avec le parfum d'une autre.

Étendue sur la terrasse extérieure du deuxième étage, je découvre les joies insoupçonnées du hamac depuis maintenant presque une semaine. Les

écouters bien vissés dans le creux des oreilles, l'enregistrement de mes cours de la veille font s'accélérer mon rythme cardiaque. Obsédée que je suis par la peur de ne pas tirer le maximum du temps qui m'est offert de ce côté de l'océan, ma rigueur s'en trouve quintuplée. Luttant contre un sommeil imminent, j'écoute en boucle les phrases d'un rythme trop rapide pour mes capacités intermédiaires. Le chant des oiseaux rivalise avec les cris de Momo qui m'enjoint de jouer plus vite, plus fort et de façon plus détendue. Jouer à ses côtés me donne des ailes nouvelles. Encore lourde au niveau des biceps, je ressens pourtant une légèreté inédite à l'écoute des claquements brillants du plus jeune de mes professeurs. Comme j'envie cette façon de parler l'instrument sans accent. Le mien est grossier. Je me trompe encore dans mes accords, soulignant à grands traits ma posture d'étrangère. Mais je redouble d'efforts pour tenter ici de m'adjoindre un tout nouveau vocabulaire.

La voix gravée de Salif m'extirpe d'une sieste nécessaire à la poursuite de cette officieuse journée d'école. Lui aussi rayonne quand il frappe sur l'instrument. Il a par contre un petit quelque chose de plus dans sa façon d'enseigner, qui me fait me sentir fière, compétente. Qui m'encourage à continuer, à me croire. Avec lui, j'ai presque l'impression d'être à ma place. Pour de vrai. Un peu comme si je faisais la bonne chose : une petite tape sur l'épaule qui me dit que j'ai eu raison de tout quitter, sans même un visa, pour voir de quoi j'étais capable. Seule, loin de tout, loin de *lui*.

*

De retour au local des Amazones, mon corps fatigué se tonifie dès le premier appel de tambour de Salif, une poussée d'adrénaline réussissant à éradiquer comme par magie la désagréable nausée qui m'accompagne depuis le matin. Moi qui pensais relever le défi musical haut la main, j'avais oublié d'évaluer les conséquences possibles du climat équatorial sur mon hypersensibilité de Nordique. Habituees à la chaleur extrême, les joueuses des Amazones se couvrent les membres de coton coloré, alors que j'essaie de mon côté de jauger les limites de l'indécence pour me dévêtir au possible. Malgré la joie pure que me procurent la musique et ses richesses infinies, les difficultés s'accumulent : culturelles, sociales, physiques, pécuniaires.

— Martine ! Tu me donnes mille francs ? J'en ai besoin pour les sachets d'eau, me lance Mariama, l'aînée du groupe qui, en quelque sorte, dicte aux autres la marche à suivre.

Sans réfléchir, je puise dans mon nouveau sac en bandoulière aux motifs chamarrés, et j'y pêche un billet brun que je lui tends discrètement.

— Hé ! Martine ! Tu me donnes cinq cents francs, *yandi* ? C'est pour acheter du lait à mon fils, s'il te plaît, ça manque encore à la maison, me demande à son tour Ciré, l'une des danseuses, les yeux remplis d'espérance.

Un doigt faible me tapote l'épaule. En me retournant, j'aperçois un enfant que je ne connais pas, silencieux, mains tendues, un regard à déchirer la plus insensible des âmes.

— Bon, allez ! Lâchez-la et venez répéter, ou bien ? Toi aussi, Martine, au boulot, hein ! La pause est terminée, on entre et on joue ! T'es pas venue ici pour parler, toi, *dê* ? *Wongai* !

Salif semble avoir capté mon embarras parce que je reçois son appel à l'ordre comme une bénédiction. Si j'arrive à me sentir une certaine légitimité quand je joue, persiste en moi la nette sensation de détonner, de déranger, même, avec ma peau trop claire et mon équipement d'enregistrement dernier cri. J'ai de tout cœur envie d'aider de mon mieux pendant que je suis ici, mais j'ai aussi peur de me faire avaler. Qu'on m'imagine n'être qu'un guichet, ou une porte d'entrée canadienne. On m'a tant préparée à cette éventualité avant mon départ, tant parlé du désir des jeunes de quitter leur pays pour un ailleurs meilleur que cette succession de demandes pécuniaires m'effraie, me donnant la désagréable impression qu'aucun de mes contacts ici n'est réellement authentique, pur. Franc.

Une peur en moi grandissante, même si j'espère de toutes mes forces me tromper.

Tout juste au moment où me viennent ces pensées troubles, Aboubacar se faufile dans le local poudreux, me réservant le plus sincère sourire ou, du moins, certainement le plus joli.

Situé sur le grand boulevard, à quelques centaines de mètres du local de Salif, un cybercafé accueille près d'une vingtaine de visiteurs. En solo dans la ville pour la toute première fois du voyage, mon premier passage dans cet endroit bruyant constitue une trêve notoire. D'adaptation, de sollicitation, de compétition, de traduction. Assise derrière le clavier jauni d'un vieil ordinateur ronronnant, je tape fébrilement le code Internet éphémère qu'on m'a échangé contre une poignée de francs guinéens. Autour de moi, des gens de tous âges parlent au téléphone par le truchement du Web, des écouteurs décatés leur flottant sur le crâne. Je n'ai pour ma part que le simple désir de renouer avec mon bon vieux compte Hotmail, question de rassurer mon monde, mais aussi, peut-être, un peu, pour voir s'il m'a écrit.

Lorsque s'ouvre la page d'accueil de ma boîte courriel, une impression subtile de flottement m'envahit. Comme si tentaient de se marier en moi deux univers incompatibles. Cette étrange sensation de ne plus savoir auquel des deux j'appartiens.

Une pluie de notifications sonores annonce l'ampleur des inquiétudes de ma mère, mais c'est le bruit du silence d'Antoine qui m'assourdit. Aucun « Comment tu vas ? », pas de « Je pense à toi » ni de « Je suis désolé, pardonne-moi » pour m'aider à panser ma blessure d'ego toujours béante. Cependant, j'ai droit à une avalanche de « Martine, comment peux-tu ne pas me donner de nouvelles ? Voyons donc ! Je m'inquiète comme une folle ! » ou de « Reçois-tu les avertissements du gouvernement pour les Canadiens à l'étranger ? J'ai encore vu un message qui demandait aux voyageurs présentement en Guinée de revenir au pays ! L'alerte est passée d'orange à rouge, as-tu vu ? Tu vas faire quoi si tu restes prise là-bas ? Et moi, comment tu penses que je vis ça, toute seule sans nouvelles ? C'est sûrement pas ton père qui va me rassurer, il est jamais là, tu le sais ! Pis quand il daigne me faire la grâce de sa présence, il s'enferme dans le garage pour écouter ses vinyles. Réalises-tu tout le stress que tu causes à ta vieille mère ? »

Bon. Pas tant l'effet escompté, ce passage dans le cybermonde. Je prends malgré tout le temps d'envoyer un long mot à tous mes proches, relatant l'incroyable aventure de découvertes humaines, sociales, musicales et possiblement romantiques qui s'offrent ici à moi, ne m'attardant qu'aux

aspects positifs pour tous nous convaincre que tout va bien et, surtout, que tout va bien aller. Que je ne serai pas utilisée, qu'on ne monnayera ni mon amitié ni ma capacité à aimer de nouveau, que je réussirai à me valider, à me croire, à investir correctement ces codes d'ailleurs auxquels j'ai la chance de m'étriller, que les avertissements du gouvernement ne demeureront que des avertissements. Que je réussirai à l'oublier.

À me pardonner.

Que j'arrêterai, enfin, de douter.

*

Instable dans tout Matoto après dix-huit heures, l'électricité ne revient vraiment qu'au moment où les premières lueurs du jour apparaissent. Je me suis d'ailleurs créé une espèce de jeu qui consiste à bouger à répétition l'interrupteur de ma chambre quand en pleine nuit je m'extrais du lit, question de voir si je ne réussirais pas à faire revenir le courant. Cette fois, sans trop savoir pourquoi, la lumière surgit, me donnant l'impression d'un tour de magie qui fonctionne enfin. J'aperçois sur le lit mon livre de chevet éventré, mes écouteurs emmêlés et mon MiniDisc avec à ses côtés sa multitude de disquettes déjà bien remplies, le tout éparpillé dans une demilune semi-organisée. J'ai dû encore m'endormir au son des tambours. La moustiquaire blanche accrochée à l'extrémité du plafonnier me nargue tel un voile nuptial déchu. La bague que je porte à l'annulaire gauche me défie, elle aussi. Mes pensées font jaillir les contours d'Aboubacar sur le lit. Assis, les yeux clos, il semble méditer. Est-ce moi qu'il imagine ? Un jonc d'or plaqué scintille à son doigt turgide de joueur surdoué. Passant doucement le membre gonflé sur sa langue, il retire la bague et me la tend, les paupières toujours fermées. J'avale le bijou en toussant, puis je tourne les talons en direction de la salle d'eau.

Paraîtrait que la Malarone provoque parfois cauchemars et hallucinations. Qu'elle trouble le sommeil et entraîne des délires éveillés...

Au retour, aucune trace d'Abou et de ses mains cornées. Un soupir de déception s'échappe de mes lèvres. Toujours à moitié endormie, je me dirige, le pas pesant, vers le centre du voile et ferme au passage la lumière.

À la deuxième enjambée, mon pied glisse sur un objet non identifié. J'entends un bruit d'ailes surexcitées. Dès que je rallume, un haut-le-cœur m'assaille à la vue de cette blatte à demi morte dont j'ai écrasé la tête, ses antennes tatouées sous le métatarse. *Peau à peau. Peau à ailes. Peau à yeux. Globuleux.* Je cours de nouveau à la salle de bain pour me laver le pied, mais, maintenant, c'est l'eau qu'on a coupée, ne me laissant pour me nettoyer que le fond de chaudière tiède qui jouxte la toilette turque. Ma trousse de premiers soins n'étant jamais bien loin – résultat d'un autre des conseils qu'on m'a maintes fois prodigués avant le départ –, j'en sors des tampons d'alcool et frotte vigoureusement mes deux plantes de pied noircies. Le port de la sandale sera désormais obligatoire en tout temps dans la chambre, comme l'est également devenu celui du soulier fermé à l'extérieur. Hier, on m'a raconté qu'il y a de cela quelques mois une koriste française s'est aventurée en tapettes au marché et qu'un minuscule ver en a profité pour perforer la soie de son gros orteil, pénétrer sa chair et ainsi poursuivre sa course folle jusqu'à son intestin grêle et, ensuite, la bouffer de l'intérieur. Littéralement. On dit qu'elle est devenue faible. Si faible qu'elle n'a pas réussi à honorer la date prévue de son départ pour Paris, qu'elle a dû allonger de plusieurs semaines son séjour africain, qu'elle a tellement maigri que, vers la fin du voyage, on la reconnaissait à peine. Que quand elle a finalement trouvé la force d'affronter le retour, le ver se baladait toujours en elle, avalant à sa place tout ce qu'elle ingérait.

Attraper un ver en marchant en sandales au marché. L'abriter des mois durant. Ne plus pouvoir revenir chez soi. Tranquillement disparaître... *No more gougounes outside.*

Près du lit, ce sont pas moins d'une centaine de fourmis qui courent en tous sens. Certaines sont minuscules et rouges, d'autres, bien grasses, juteuses et noires. J'entreprends avec elles une bataille sauvage. À l'aide de mes deux babouches de plastique, j'arpente la chambre exiguë, courbée vers le sol. Le parquet se tapisse de traînées boueuses, résidus de fourmis mortes à la carcasse écrasée. Les rouges sont plus dures à atteindre parce qu'elles se faufilent sous les meubles, loin de mes attaques meurtrières. J'aurais bien pris l'aide de Rima ou, mieux encore, d'Aboubacar, mais quelque chose me dit qu'eux n'en ont rien à cirer de ce genre de bestioles. C'est autant la norme ici de cohabiter avec une faune entomologique

rebutante la nuit que ça l'est le jour d'ordonner. « Fais ceci, donne-moi ça ! » Étrange comme le fait de parler la même langue n'arrive pas à nous permettre de vraiment nous comprendre les uns les autres. Les formules de politesse d'usage telles que je les connais n'existent pas en Guinée. Pas de « s'il vous plaît » ou d'accord de verbe au conditionnel quand on demande quelque chose. Ici, demander, c'est exiger : « passe-moi le sel », « prends ça », « lave ça ». Et je ne m'y habitue pas.

Serais-je, malgré toute la douceur de mes heures musicales, en train de déchanter ? Déjà ? Finirai-je par nourrir le cliché du touriste échaudé qui ne termine pas son périple, quittant le pays à peine après y être arrivé, comme ceux qu'avait dramatiquement évoqués mon ostéo ?

Je ne suis qu'à la fin de la première semaine et, oui, déjà, j'ai hâte de rentrer. Mon confort occidental rudoyé, chaque jour m'est devenu un combat et, maintenant, chaque nuit l'est aussi...

OceanofPDF.com

San sali fila

*Rythme que créent les femmes lorsqu'elles pilent
ensemble les céréales dans un même mortier.*

De la douzaine de membres des Amazones, Hadja tend tranquillement à devenir mon amie, s'attirant ma confiance un conseil à la fois. C'est elle, par exemple, qui me dit que je dois insérer un billet dans les plis des étoffes d'un griot lorsqu'il chante mon nom. Elle aussi qui me prévient néanmoins de ne pas répandre mes billets à tout vent parmi les membres du groupe puisque je ne m'en sortirais pas indemne à long terme. « Il faut imposer ses limites pour ne pas que les liens soient régis par l'argent », qu'elle insiste. Petit bout de femme, grande observatrice, c'est une artiste modeste, mais dévouée.

Sa case est située juste en face de la maison d'Ousmane. Elle partage son logis avec cinq autres personnes d'une famille qui n'est à l'origine pas la sienne, bien qu'elle semble l'être devenue au fil des saisons. L'entièreté du logement occupe sensiblement le même espace que ma chambre, mais elle ne fait qu'y dormir, tout le reste s'exécutant en communauté, à l'extérieur. Les colocataires partagent une seule toilette turque, accolée à un grand lavabo et à son espace douche contigu, le tout situé à l'extrémité de la cour. Deux panneaux d'argile d'un ocre fatigué finalisent le sobre tableau de la « salle de bain » extérieure et offrent une intimité somme toute précaire à ses usagers. Pour cuisiner, Hadja utilise l'espace feu installé à la lisière opposée de la cour commune, mais, la plupart du temps, elle profite plutôt des plats qu'apprêtent les jumelles pour tout le clan. Fatou et Kadi tiennent maison pour leurs grands-parents maternels, fiers propriétaires du lieu qu'ils habitent également, et c'est Binti, fille de la plus « vieille » du duo, qui complète le quintette. Chaque jour au lever, les deux jeunes vingtenaires balaient le sol, puis soufflent les braises persistantes de la veille pour

cuisiner la sauce verdâtre du midi, alternant entre feuilles de bananier, de manioc et de patate douce, à laquelle elles ajoutent poisson entier, viande rouge déchiquetée ou volaille dépecée. Elles se rendent quotidiennement au marché et y négocient chacune de leurs courses. Ce n'est pas rare, d'ailleurs, qu'on les voie argumenter, ergoter, s'engueuler, même, avec les marchands pour obtenir un peu plus de riz, de mil, de gombos, de crème de jour blanchissante ou de savon en pain à bas prix, mais elles ne sont pas les seules puisque c'est ici coutume de le faire. Ne pas discutailler constitue presque un affront au bien-vivre en société, ayant comme conséquence ultime d'empêcher les gens de communiquer. Prendre le temps de négocier s'avère primordial, sorte de sport social dont chaque joute couronne un gagnant. Et quand elles reviennent au bercail, c'est déjà l'heure de nettoyer et de reprendre les draps et les vêtements. Elles s'occupent ensuite de la supérette de fortune qu'elles se sont montée à l'avant du logis avec la précieuse aide du grand-père, et dont l'horaire, aléatoire, fonctionne au gré de leurs disponibilités respectives ou encore de celles de Binti, jamais bien loin pour aider à son tour. S'y trouvent des piles, des cartes SIM pour téléphones de toutes sortes, des œufs des nombreuses poules en liberté qui ont, elles aussi, élu domicile dans l'espace étrié, ainsi que quelques autres brouilles de dépannage qu'on tient trop souvent pour acquises jusqu'à ce qu'elles viennent à manquer. Puis, en fin d'après-midi, quand elles se sont acquittées de toutes leurs tâches quotidiennes, elles se joignent, à titre de danseuses, à Balandugukan, le groupe qu'a formé Momo en hommage à son village natal. Mesurant toute l'importance que représente cette fenêtre artistique précieuse aux yeux de ses petites-filles, la grand-mère profite toujours de ces brefs moments pour alléger leur fardeau ménager en balayant la cour, un vieux pagne noué à la taille et l'étriqué filet de vent comme unique chemise.

Parce qu'elle appartient à la caste des griots, Hadja contribue très peu aux tâches ménagères, mais assure plutôt le rôle de dunumfolà au sein des Amazones. Il lui arrive aussi de chanter et de danser pour les activités de groupe de Fatou et Kadi, mais c'est lorsqu'elle tape le tambour que sa vocation véritable se matérialise, la main droite frappant sur l'épaisse peau de vache à l'aide d'une baguette de bois massive, la gauche matraquant une

cloche de fer avec un boulon quelconque, rouillé ou non. L'important, c'est que le son aigu de la ferraille perce le *mix* sonore.

On a affublé Hadja du surnom affectueux de « métronome » puisque c'est elle qui joue le *kenkeni*, plus petit des trois tambours d'accompagnement, qui a pour fonction de conserver, pour tout le groupe, la bonne pulsation, au bon tempo. Toute sa famille, comme celle d'Ousmane et, par le fait même, de Momo et de Rima, vit à Balandougou, un village éloigné situé à l'extrémité est du pays, dans la préfecture de Kankan. Entourée à Conakry de la famille d'adoption que représentent ses cinq colocataires, elle se sent malgré tout très seule. Âgée de trente ans tout au plus, elle est affublée, déjà, de l'étiquette de la vieille fille qui a passé son tour, perdu sa chance, manqué le bateau. Pourtant, elle caresse des rêves très précis de prince charmant, occidental de préférence, venant à sa rencontre dans sa case minuscule, la ravissant pour ensuite la couvrir de vêtements de marque ou encore de bijoux. Même pas, en fait. Pas besoin de luxe. Quitter cet endroit lui serait suffisant. Et pourquoi pas, elle pourrait aussi confectionner avec ledit prince un bébé caramel avec qui elle reviendrait une fois l'an visiter jumelles et Amazones...

*

— Tu veux un café ? que me demande Hadja.

Je viens maintenant la chercher chaque jour au lever pour l'emmener avec moi à la répétition des Amazones. Assises à attendre que nous ramasse Ignace, côte à côte derrière la table du dépanneur encore inactif des jumelles, protégées du soleil déjà cuisant par une épaisse feuille de tôle, nous profitons de notre ultime moment de détente avant l'entraînement hautement physique des tambours. Le chant des oiseaux accompagne le bruit des balais qui grattent le sol des cases voisines dans une fugue hypnotique, mais, ce matin, je n'arrive pas à goûter à la douceur d'ordinaire si salvatrice de cet instant paisible. Depuis le début du voyage, je sens bien que quelque chose cloche avec Rima, mais je dispose maintenant d'une preuve concrète de mon malaise grandissant.

— *Tana mou fèyèn ?*

— Je vais pas super bien, que j’articule d’un trait, les lèvres crispées, incapable de réfléchir à une façon de traduire mon état en soussou, alors que tout m’est habituellement prétexte à apprendre.

Hadja emplit une tasse émaillée de Nescafé brûlant et me la tend, le regard empreint de sollicitude.

— Ah bon ? Raconte !

— Je pense que Rima a essayé de m’empoisonner.

— Hein ! Tu penses ? En es-tu certaine ? Mais comment ?

— C’est que, depuis quelques jours, je mange toujours la même chose le matin : un bol de riz avec du sirop d’érable. Mon sirop, je le conserve dans une bouteille de plastique. J’avais essayé de le conserver dans sa boîte en métal, mais les fourmis se faisaient un festin la nuit et j’ai dû modifier ma tactique. En fait, ça, c’est pas vraiment important. Mais tu vois ce dont je parle ? Tu sais, le liquide doré très sucré que je t’ai fait goûter cette semaine ? Bon. Ce matin, quand j’ai ouvert la bouteille, ça a fait un bruit de gaz. Comme quand on ouvre une bouteille de Fanta. Pouish ! J’ai mis mon nez dans le goulot et, je te jure, ça sentait le dissolvant à vernis à ongles ! Ou encore l’essence. J’ai pas osé goûter, mais y avait quelque chose de pas normal, j’en suis certaine. Du dissolvant ou de l’essence, peux-tu croire ? C’est sûr que ça vient de Rima. Elle me déteste, j’ai aucune idée pourquoi, mais elle veut me rendre malade, je suis sûre de ça !

En terminant mon laïus, énervée, je lève les yeux pour vérifier si Hadja est aussi sonnée que moi de cette surprenante histoire d’empoisonnement et j’attends, en vain, une réaction quelconque de sa part avant d’enchaîner avec la tout aussi préoccupante découverte d’un clou dans mon souper de la veille, arme minuscule, camouflée dans une sauce aux feuilles brunâtre entre deux morceaux de bœuf juteux. Si l’évocation du sirop trafiqué semble la laisser de glace, celle du clou réussit néanmoins à la sortir de son mutisme.

— Tu sais, Martine, Rima a un historique, disons... compliqué avec les Occidentaux. En même temps, j’ai du mal à croire qu’elle t’ait choisie, toi, comme cible, mais je te mentirais si je te disais que ça m’apparaît complètement improbable...

Le front plissé, les yeux écarquillés, les mains tremblantes d'une colère encore envahissante, j'absorbe le récit que me fait Hadja de la douloureuse histoire de Rima.

Peter, qu'il s'appelle. Celui qui l'a brisée. Anglais baraqué au français cassé, revenu plusieurs fois dans ses bras. Un grand brun mystérieux aux yeux d'émeraude qui, chaque hiver pendant quatre ans, lui a promis outre-mer et monde, dessinant pour elle un mirage de confort hors frontières jusqu'alors inatteignable. Invariablement, il débarquait début décembre avec valise et balafon, roucoulait dans les bras d'une Rima ébaubie tout le mois, puis partait, s'engageant à la ramener dans ses vallons au prochain voyage, voyage qu'il reproduisait en effet, mais sans jamais honorer sa délicieuse promesse de migration britannique. Rima avait aussi un amoureux malinké. Onze mois par année. Elle l'aimait bien, mais pas autant que ce rêve éveillé qu'évoquait pour elle le magnifique *Englishman*. Durant le quatrième printemps de cet incessant manège, elle est tombée enceinte de son concubin guinéen – fallait bien qu'elle continue à vivre pendant les longues absences de Peter – et a tout avoué au bellissime étranger, lui présentant par courriel la nouvelle comme son ultime chance de venir la cueillir. Dans sa réponse, il a réitéré sa promesse, ajoutant même qu'il désirait officialiser leur union au prochain hiver. Mais, et il espérait qu'elle le comprendrait, pas question pour lui de s'unir à une femme déjà engrossée. Elle devrait donc s'arranger pour se débarrasser de l'embryon. Il n'était pourtant pas sans savoir que les avortements étaient rares et risqués de ce côté du globe, mais c'était sa condition finale. Oui au mariage, non à l'enfant d'un autre.

Incapable de renoncer à ce fantasme d'évasion qu'elle avait caressé si souvent depuis l'enfance jusqu'à, croyait-elle, le faire apparaître, elle a entrepris un périlleux voyage à la rencontre d'un féticheur qui pourrait s'acquitter de la fatale besogne. Quelqu'un a finalement accepté de l'aider à Kindia, région magnifique reconnue pour ses chutes d'eau grandioses, que l'on désigne du très poétique nom de « voile de la mariée »...

Et, après dix longues semaines de gestation anxieuse, Rima s'est fait avorter. Plus de fœtus, mais un utérus perforé comme cela arrive beaucoup trop souvent avec ce type de pratique bancaire, proscrite, illégale. La mort au

ventre, elle s'est accrochée à son rêve d'Angleterre, espérant que l'énorme sacrifice qu'elle venait de lui offrir en vaudrait la peine. Pas que le doute l'envahît vraiment, elle le connaissait, son Peter, elle était certaine de sa sincérité, mais plusieurs de ses amis, garçons comme filles, avaient été floués par des étrangers ambivalents qui, un jour, n'étaient plus revenus, effaçant par leur soudaine absence l'espoir d'une vie meilleure, générant au passage désillusion, colère et amertume.

Seule, le cœur et le ventre troués, Rima a regagné Conakry sous le suffocant soleil de juillet. L'amant africain, échaudé du choix de sa belle, a cessé les visites, la laissant neurasthénique devant une saison des pluies qui lui a alors semblé ne jamais cesser.

Et, comme chaque année, décembre est arrivé.

Mais Peter, cette fois, n'est pas venu.

Ils s'étaient pourtant donné rendez-vous à l'aéroport. Vingt et une heures trente-cinq pour l'arrivée du vol Londres-Conakry avec KLM. La chambre de Rima était prête, des glaïeuls coupés sur la commode en teck qui servirait à accueillir le contenu entier de la grande malle en cuir de Peter, une large carafe de jus de bissap fraîchement préparé sur la table de chevet assortie, et trois ventilateurs alignés pour permettre au globe-trotter de se coller davantage sur elle au petit matin. Une rangée de bayas violets sous son chic boubou de basin doré, Rima attendait patiemment son promis, se disant qu'ils auraient désormais la vie pour se retrouver, se parcourir, s'aimer.

Les voyageurs sont tour à tour passés devant elle, esseulée mais confiante. Le dernier, un vieux diplomate à la peau d'ébène, lui a réservé pour toute chose un regard lubrique. Peter avait simplement dû rencontrer un problème, avoir un empêchement.

Jour après jour, Rima a marché ses trois kilomètres, aller et retour, pour se rendre au cybercafé et tenter de joindre Peter par toutes les avenues technologiquement possibles, question de comprendre ce qui avait bien pu l'empêcher de venir et, surtout, afin de reprogrammer leurs fameuses retrouvailles.

Mais pour toute réponse, un silence.

Qui jamais ne fut brisé.

Depuis, c'est la hargne au cœur que Rima accueille les élèves de son père chez elle. Elle n'a pas le choix de les côtoyer, c'est son gagne-pain et, aussi, ce qui lui permet d'habiter la confortable demeure du paternel, mais, secrètement, elle les déteste tous. Sans exception. Hommes comme femmes, vieux comme jeunes, beaux, laids, talentueux, cancre, attentionnés, détestables. Tous pareils. Pour ce Peter qui lui a fait perdre homme, enfant, rêve de mieux et avenir, plus jamais, s'est-elle juré, elle ne laisserait un Blanc percer sa douceur, atteindre sa fragilité, accéder à son cœur. D'étain. Cassé.

— Je peux demander aux jumelles de cuisiner pour toi, tu sais. T'as pas à manger ce que Rima te prépare. T'as pas à subir son état ni ses désirs de revanche. On va t'accueillir à bras ouverts *bé*, et Rima pourra retrouver sa liberté. Je sais pas si elle a vraiment tenté de t'empoisonner, Martine, mais en même temps, je suis pas certaine que ça vaille la peine d'investiguer. On sait tous ici qu'elle est capable d'être dure avec les étrangers, très dure, même. Et peu importe jusqu'où elle peut aller, dis-toi qu'elle sera toujours protégée par son père. Ce serait ta parole contre la sienne si tu décidais d'en parler, et je peux te garantir que c'est pas toi qu'on croirait au final, ou bien ? Tu veux que je demande aux jumelles de prendre le relais ?

— Oh ! Hadja... c'est vrai ? Tu ferais ça pour moi ?

— Mais bien sûr ! Mais oui ! qu'elle me répond, rassurante.

— Je t'en serais tellement reconnaissante ! C'est si dur pour moi de créer un contact avec Rima. Rien de ce que je fais semble adéquat. Elle est toujours fâchée. Elle m'engueule pour des riens, me parle toujours d'argent ; elle bougonne dans mon dos dans un dialecte que je comprends pas, et là, depuis ce matin, j'ai peur d'elle. Peur de ce qu'elle pourrait me faire. En même temps, j'ai l'impression d'être soumise à elle par loyauté pour Ousmane, mais, au fond, ça va peut-être la soulager de plus devoir s'occuper de mes repas. Je suis même prête à acheter la paix. Je te le dis, je serais prête à honorer mon entente financière initiale avec elle, mais j'ai vraiment plus envie de manger ses plats. Pas après le clou, pas après le sirop, encore moins après ce que tu viens de me raconter... Ça me confirme qu'il y a pas d'issue possible. Malheureusement.

— Ça va aller, Martine. Je me charge de tout. Je vais aussi parler à Rima si tu veux. T’auras pas à payer en double, je te le promets. T’inquiète plus pour ça, *awa* ?

Un silence marque mon incrédulité heureuse devant la bonté d’Hadja. Parce que si je sens une certaine bonhomie dans mes rapports sociaux ici, la rivalité que je suscite aussi commence à m’affecter. C’est une rivalité différente de ce à quoi je suis habituée, mais bien réelle. On se dispute mon amitié, mon affection, ma présence. C’est à qui deviendra mon copain, ma *best friend*, mon chéri. On veut s’attirer ma générosité, certains objets que j’ai apportés, la possibilité d’un séjour chez moi, au Canada, après la résidence africaine. C’est parfois subtil, parfois clair, comme avec Ciré, la danseuse des Amazones qui m’a demandé de lui laisser mes vêtements, mes chaussures : « Tu m’oublies pas, hein, Martine, on fait la même taille, toi et moi, tu me laisses tout ça quand tu pars, oui ? »

Sûr que je veux laisser mes choses ici, que j’ai envie de partager, de donner, mais quand je me sens obligée, c’est tout l’inverse qui se produit. Je me referme et m’isole, avec le désir de ne plus rien laisser en quittant.

Montréal ou Conakry, c’est à se demander si j’embrasserai un jour une gratuité véritable dans mon rapport aux autres dans le cadre du travail. Si on saura un jour me donner sans rien me prendre. Si, à force de générosité incalculée, on réussira enfin à apaiser mon insupportable impression de toujours me faire avoir.

Détonnant au centre d’un sombre portrait peuplé de collègues malveillants, de professeurs salaces ou jaloux, ou encore de faux alliés, l’écoute respectueuse d’Hadja et sa main tendue m’incitent tout de même à y croire.

— Je te dirai certainement pas non. *Inou wali* ! Merci, Hadja. Je suis soulagée de pas avoir à affronter Rima ou, pire, Ousmane !

Un éclat de rire sincère nous détend toutes les deux et allège du même coup l’atmosphère jusqu’alors écrasante.

— *Wontanara*, Martine, on est ensemble. Ça va aller. Ça va aller, qu’elle répète en me tapotant affectueusement la cuisse.

Les deux mains bien accrochées à ma tasse, j'avale enfin une première lampée de charbon liquide, assommée par le triste parcours amoureux de Rima, mais rassurée de savoir que je ne serai pas tenue d'en payer le prix.

*

À la répétition des Amazones, tout, encore, reprend son sens. La raison d'être de mon voyage se redessine sous chacune de mes frappes solides, confiantes, retentissantes. Comment ce puissant sentiment de validation peut-il naître ou disparaître selon que je claques le tambour ou que, silencieusement, je ne fasse qu'être ? Paraître ? Une question qui me traverse aussi rapidement l'esprit que s'effectue en moi ce changement draconien d'état, distinct au possible.

Autour de moi, les joueuses se regardent en grognant d'un effort trop grand, sourire en coin, une fierté commune dans l'iris. J'ai beau lutter contre une mer de préjugés associés à mon genre dans un milieu encore beaucoup trop masculin chez moi, j'ai du mal à bien saisir l'ampleur du travail que doit abattre Salif pour qu'ici ses émules soient acceptées, reconnues, prises au sérieux. Depuis toujours, à cause des mentalités arrêtées par des millénaires d'habitudes, les femmes n'ont pas droit au tambour. Leur sort est ainsi décidé en Guinée, particulièrement, mais dans toute l'Afrique de l'Ouest également, voire à travers tout le continent. À ce jour, l'Empire mandingue ne leur permet pas les joies de ce tapage libérateur. Elles peuvent sans problème chanter et danser, mais impossible pour elles de jouer ni tambour, ni balafon, ni kora, ni bolon, tous des instruments réservés au « sexe fort ». Pas que ce soit interdit par la loi, mais c'est mal vu, c'est contre l'ordre imposé. Salif, inspiré de ses nombreux séjours à l'étranger, est donc le seul, du moins en Guinée, à permettre aux femmes de s'exprimer autrement que par les voies ancestrales dessinées pour elles. La fierté inonde d'ailleurs son visage à chacun des commentaires qu'il leur adresse, même si celle-ci prend parfois les apparences dures de l'insatisfaction ou même de la colère. Mais avec lui, il faut savoir décoder, lire entre les lignes, déchiffrer le sous-texte. Il connaît le potentiel de chacune de ses Amazones et, surtout, il ne voudrait en aucun cas que des comparaisons désavantageuses avec leur pendant masculin de Gangan Percussions n'adviennent, ce qui dévaluerait complètement leur commun

effort d'équité. Au début, les joueuses prenaient un peu à la légère le rôle inusité de tapeuses professionnelles, se consacrant par habitude davantage à la danse et au chant, qu'elles pratiquent toujours dans le groupe par ailleurs, mais Salif, à force de discipline et de bonté, a su leur faire développer cet amour de la douleur de l'effort, nécessaire à tout bon frappeur, à toute bonne frappeuse. La douleur pour le son. À l'instar des ballerines qui développent une curieuse inflexion pour la souffrance physique en raison de ce fastidieux travail de pointes qui broie avec le temps chacun de leurs dix orteils, les percussionnistes doivent accepter de sacrifier leurs mains, leurs bras, leurs épaules, leur dos. La peau des doigts qui se fendille, l'épiderme qui enfle, la corne forçant au passage ampoules et cloques de sang à se former sous elle, puis à éclater. Les bras qui gonflent, se durcissent, se tendent jusqu'à ne plus pouvoir se mouvoir, barrés d'avoir trop forcé. Les deltoïdes qui se dressent pour soutenir l'effort prolongé, encaissant les coups sans cesse répétés, se braquant par protection ultime, tentant en vain de créer un mur entre les biceps hypertrophiés et le cou jusqu'alors épargné. Le sang dans l'urine, encouragé, applaudi, symbole d'un corps sous tension. Les épaules qui, à elles seules, supportent tout le poids des tambours à faire danser, virevolter et voler parce que la dimension musicale ne suffit plus lorsqu'il s'agit de transposer sur scène la tradition. La forme d'art spectaculaire qu'ont créée les Ballets africains prend vie, sur la scène, sans autre motivation que la performance, mais, n'étant plus rattachée aux rituels du quotidien, elle doit briller davantage pour demeurer valide. Souveraine. Elle doit impressionner, ravir le regard. Plutôt que de jouer confortablement assis sur une chaise, les djembefolas qui s'adonnent aux spectacles des Ballets africains répartissent le lourd poids de leur instrument sur leurs deux épaules endurcies, alors que les dunumfolas, eux, l'absorbent sur une seule clavicule, l'autre se dressant bien haut dans une oblique prodigieuse, leurs baguettes bondissant au rythme d'une mélodie en constante accélération. Si je ne les ai encore jamais vues ailleurs que dans ce local sombre et poussiéreux, le plus souvent assises et concentrées, je prends plaisir à imaginer mes compagnes de répétition faire valser leurs instruments en spectacle, des costumes aux mille couleurs sublimant leur force et leur charisme qui déjà me ravissent.

— Mais, Salif, l'appel du rythme était différent hier quand tu nous l'as enseigné ! que je me surprends à lui faire remarquer, la voix haut perchée.

Les filles me dévisagent, pantoises devant cette bien naïve hardiesse. Qui oserait ainsi mettre en doute les méthodes du *karamökhö*, maître musical incontesté ? Mais Salif reconnaît là non seulement l'inflexibilité des méthodes musicales occidentales écrites – il sait que je transcris chacun de ses enseignements, les ressassant jusqu'à les connaître sur le bout de mes doigts charcutés –, il y discerne aussi toute mon ambition. La même, pure, qui a coulé dans ses propres veines des années durant, l'amenant à parcourir maintes contrées inconnues, maintes destinations inespérées. La même qui ressurgit parfois au détour d'une répétition précédant un événement important ou encore là, maintenant, au contact d'un surprenant reflet de lui-même. L'ambition d'être le meilleur joueur, aujourd'hui remplacée par celle d'être le meilleur professeur...

— Ah bon ? Vraiment ? Et dis-moi, c'était comment, alors ?

Hadja, camouflée derrière son instrument, tente de disparaître sous la terre battue du sol tiède. Les plis dessinés sur son front m'implorent le silence, sans doute pour éviter que survienne l'un des mythiques changements d'humeur de Salif, qui font payer à tout le groupe la paresse de l'une, les absences injustifiées de l'autre, ou encore une effronterie mal avisée...

— Pri patapa pidi, pri patapa pidi, bom bom bobom. Tu te rappelles ? Il y avait une basse de plus à la fin.

— *Awa*. D'accord. Vous avez entendu, les filles ? *Wongai* !

Plutôt que de se durcir comme il a l'habitude de le faire lorsqu'on met en doute son autorité, le visage de Salif s'adoucit, provoquant l'incrédulité générale jusqu'à même créer un silence monacal, étrange. Comme si personne n'osait maintenant briser ce rare instant de grâce.

— *Wongai*, j'ai dit. Vous êtes sourdes, ou bien ?

Un éclat de rire nous secoue comme une vague, unies dans cette tendresse que nous ressentons pour ce maître bourru, père affectueux envers ses ouailles, oscillant entre la maladresse de l'exigence et la bienveillance camouflée. Désarmé par notre légèreté soudaine, Salif empoigne le tambour de Solange, soliste officielle du groupe, et lance l'appel du rythme

dans lequel nous fonçons têtes premières, un bonheur enfantin faisant tressauter nos épaules.

Aboubacar, entrant dans le local à l'instant précis où je m'exécute en solo, m'envoie un clin d'œil approbateur, ce qui me fait redoubler d'ardeur pour l'impressionner davantage. L'intensité de son regard me fait croire que j'y parviens peut-être. Une tache de sang s'étend sur la peau fraîchement tirée de mon instrument, trahissant mon criant désir d'être aimée, sauvée, rescapée par lui, réparée de la blessure encore maculée d'Antoine. Rouge carmin, comme la perle d'effort qu'étreint désormais la peau sèche de mon djembé.

OceanofPDF.com

Yankadi-Makru

*Rythmes de séduction joués l'un à la suite de l'autre.
Yankadi, plutôt lent, permet aux jeunes célibataires
de s'observer, alors que Makru, beaucoup plus
rapide, invite à une danse de couple. Le garçon
choisissait traditionnellement sa partenaire
de danse en posant sur elle une écharpe.*

Tu représentais pour moi une page blanche.

J'étais seule depuis un bon moment, et ton mirage m'a fait l'effet d'une oasis, d'un havre de paix : la pause bienvenue à une solitude devenue lourde. Je t'observais depuis longtemps en secret et là, enfin, c'était possible. Tu étais maintenant libre ou, du moins, c'est ce que tu m'as dit. En vérité, tu ne l'étais pas, pris, encore, dans ce pattern d'enchevêtrement amoureux auquel tu sembles t'être habitué. Physiquement séparé de ton ex, mais dans un entre-deux émotionnel qui, je l'apprendrais plus tard, lui laissait présager un retour malgré tout. Malgré nous.

Entretenir une nouvelle flamme alors que tu n'avais pas tout à fait soufflé sur l'ancienne ; une tradition mortifère qui n'aura pas su épargner ma prédécesseure, comme elle affectera sans doute la suivante.

Les suivantes.

Une beauté émouvante. Grand, altier, racé. Un éclat qui réussissait à effacer tout signe possible de confusion. Un simple regard dans le brun fauve de tes yeux et, déjà, j'oubliais mes doutes, mes incompréhensions, mon malaise. Hypnotisée, transie d'amour et d'espoir, j'étais perdue d'avance.

On a attendu plusieurs semaines avant la « première fois », tu t'en souviens ? C'est que tu n'étais pas prêt à t'engager tandis que, moi, je ne

voulais plus badiner. Je l'avais déjà trop fait. Tu tenais d'ailleurs tant à connaître le nombre de partenaires que j'avais vus passer sous mes draps, mais une petite voix m'intimait de ne pas te répondre. Elle devait pressentir que tu en viendrais à utiliser toute confiance contre moi.

Un soir, alors que tu avais une date avec une fille dans l'entourage d'un de tes couples d'amis, je t'ai rejoint à la porte de l'immeuble où vous soupiez, tous les quatre. C'est toi qui m'avais proposé de venir te saluer, en plein milieu de la veillée. Ça te faisait plaisir de me voir en secret.

On manque parfois tellement de distance qu'on arrive mal à saisir l'absurdité de certaines situations...

Je n'ai alors pas réussi à le comprendre, aveuglée par mon envie de nous, mais c'était là le début d'une longue série de mensonges que je ne découvrirais que trop tard. Parce que si tu mentais à ta date, prétextant je ne sais trop quoi pour me rejoindre dehors, tu me mentais aussi, évitant certains détails de la soirée, changeant au passage quelques faits, ne nous offrant à toutes les deux qu'une version modifiée de la réalité. Une multitude de fragments plus ou moins exacts qui, ensemble, formaient un kaléidoscope gérable, mais mensonger.

Ce soir-là, tu as pris ma main blessée d'avoir trop joué dans ta paume tiède, tu l'as posée sur ton cœur accéléré et tu m'as demandé d'aller t'attendre.

Chez toi.

Tu m'as soufflé à l'oreille que tu en avais assez des rancards sans lendemain, tu m'as dit que tu étais fin prêt. Pour moi.

Pour nous.

J'ai pris ta nuque entre mes doigts et je t'ai embrassé avec autant de fougue que l'aurait fait la protagoniste d'une comédie romantique estivale. Tu t'es collé contre moi et j'ai senti l'enflure inédite de ton pantalon désormais trop serré. « Attends-moi là, maintenant ! » que tu m'as dit, modifiant le plan que tu venais à peine de dessiner. Tu es allé closer le souper, prétextant un mal de ventre soudain – ce qui, du reste, n'était pas complètement faux –, puis tu m'as rejointe devant cette même porte, spectatrice privilégiée de l'antichambre de notre trop longue histoire.

Nos mains se sont dessoudées devant la portière amochée de ma Pontiac Firefly orange brûlée pour mieux s'attraper de nouveau, quelques minutes plus tard, dans la chambre de ton adolescence, relique d'un passé pas si lointain auquel tu n'avais maintenant plus le choix de revenir, ton ex ayant conservé, seule, le bail de l'appartement que vous partagiez. Tu as éteint les lumières, puis, avec la brunante de juillet comme unique lueur, tu as posé ta main sur mon cœur. Dénudé.

*

Le jus qui coule sur ma joue, les saveurs sucrées m'explosant les papilles. Mon canif usé découpe avec empressement ce qu'il reste du fruit que me tend Momo. L'envie de me gaver. Annihiler ma faim. Insatiable.

Les branches du manguier qui chatouillent la fenêtre et emplissent mon cocon nocturne de son parfum de miel aiguissent mon envie d'elle : la mangue juteuse, avec sa chair curcuma. Aliment si noble qui, pourtant, me cause maintes douleurs abdominales, tout comme ces arachides délicieuses que j'ingère en beaucoup trop grande quantité. Rares et fidèles alliées gastronomiques à l'abri des acariâtres mains de Rima, que j'ai peine à quitter malgré l'offre d'Hadja de prendre le relais avec les jumelles, tout ça par crainte de possibles représailles d'Ousmane. Mangues que je cueille moi-même ; arachides que j'achète des nombreux vendeurs ambulants croisés chaque jour en marchant, entassées comme des grains de sable doré sous la vitre translucide de bouteilles grand format dont on n'arrive jamais à déchiffrer le nombre de vies antérieures. Ah ! ça pourrait être le nom d'un groupe que je créerais, à mon retour en ville : Mangue Arachide. Ou encore Arachide Mangue. Ça pourrait sonner un peu électro, mais ce serait basé sur tous ces rythmes dont je me gorge ici. Ou encore juste du traditionnel. Africain. Mandingue. *Mangue. Dingue.* Exit les tentatives d'actualisation d'un style déjà pluricentenaire. Pourquoi toujours s'efforcer d'être originale alors que le seul fait de s'approprier cette culture si éloignée de la sienne constitue en soi une couleur rare ? Mais je divague. Ne devrais-je pas plutôt me concentrer sur l'effarante quantité de matériel nouveau qu'on me martèle chaque jour avant d'essayer de visualiser un avenir encore lointain ?

Peut-être, aussi, devrais-je tenter d'élucider les intentions de Momo à mon égard ? Peut-être serait-il temps pour moi d'y faire face ? Réservé mais autoritaire, froid mais attentionné, détaché puis sensible ; je ne sais plus avec lui sur quel pied danser. Serait-il échaudé de mon mensonge conjugal blanc, maintenant que je lui ai avoué mon célibat ? J'ai pourtant tenté très fort de lui expliquer que si personne n'avait cru bon de m'avertir que j'avais besoin d'un visa pour entrer au pays, tous m'avaient incitée à porter le jonc. Mais sans doute n'ai-je ainsi fait qu'aggraver la situation. Avouer à l'autre qu'on s'en méfie n'est probablement pas trop gage de bonne entente. Pas très brillant de ma part. Le problème, c'est que, d'abord, je mens très mal, et qu'ensuite je n'avais guère prévu l'apparition soudaine d'Abou en plein cœur de mon scénario préfabriqué. Je m'étais créé une vraie belle histoire de mari imaginaire, une histoire que j'avais d'ailleurs tôt fait de déballer aux oreilles imperturbables d'Ignace et de Momo. Il était comédien. Acteur de talent, il sillonnait la vaste province québécoise pour déclamer ses propres textes, écrits et mis en scène avec l'aide de quelques valeureux collègues, *fans* de son travail ; des admirateurs qui le suivaient partout, même en France où il allait parfois. Il avait même déjà voyagé au Maroc pour un festival de théâtre francophone, et puis une fois aussi au Liban, à Baalbek, si je ne m'abuse, d'où il m'avait envoyé quantité de cartes postales charmantes, romantiques, poétiques. Cheveux foncés au ras de la nuque, parfum de pêche, barbe fraîchement coupée, il était de ces garçons sans âge dont on n'arrive jamais à croire qu'ils n'ont ni vingt-cinq ni quarante ans. Un homme aux contours francs, mais à la moue floue. Mais c'était le mien, alors je n'allais surtout pas le juger. Pas parce que c'est fictionnel qu'on doit lésiner sur les détails, que je me disais...

Mais ça, c'était avant de croiser les yeux charbonneux d'Aboubacar. Avant de l'entendre claquer le djembé, soutenant mon regard envoûté.

Momo me pardonnera-t-il de ne pas l'avoir choisi pour ainsi effacer le seul lien véritable qui m'unissait à chez moi ?

*

En bordure du marché, dans une très modeste demeure de la route Casa-Matoto, Aboubacar m'invite à entrer, un vieux rideau de dentelle faisant

office de porte dans une main, et la menotte d'une bambine de quatre ou cinq ans dans l'autre.

— Bonjour, moi, c'est Martine ! Toi, comment tu t'appelles ? que je lui demande, une curiosité sincère dans la voix.

— *N'rili* Fanta, qu'elle me répond timidement, son regard cherchant l'approbation d'Abou. C'est mon grand frère, poursuit-elle en le montrant du doigt. Même mère, même père !

— Enchantée, Fanta ! On se serre la pince, tu veux ?

À son regard dubitatif, je comprends que cette expression lui est encore inconnue. J'approche ma main de la sienne et lui propose plutôt un *high five*, geste qu'elle semble cette fois reconnaître.

— Tu peux avertir les autres que Martine est arrivée ? lui demande posément Aboubacar.

Fanta se détache délicatement de son grand frère et court vers l'arrière de la maison pour annoncer à grand bruit mon arrivée chez les Traoré. Une odeur d'oignons caramélisés se rend jusqu'à moi, détournant mon attention du regard suppliant de mon hôte. Il tente gauchement de m'approcher de lui en tirant sur la manche de ma robe trop chic, mais, pour une raison que je ne saurais nommer, je me raidis plutôt que de me laisser aller. Des bruits de pas en *crescendo* me sauvent de ce surprenant malaise et m'évitent de devoir me justifier à mon prétendant ennuyé.

Nos contacts se limitent pour l'instant aux échanges de sourires et de compliments polis que nous permettent les quelques pauses de répétition chez Salif. Son intérêt pour moi l'amène aussi à m'offrir un florilège de phrases percussives qu'il m'enseigne à l'abri des regards, à même nos cuisses surchauffées, un peu comme s'il partageait avec moi le code secret d'un précieux coffre au trésor. Apercevoir les regards ahuris de nos compagnons, lorsque je réussis à en placer une en solo, me confirme que rares sont ceux (et celles, très certainement !) à qui l'on donne accès à ce langage d'initié. Sa main surprend aussi la mienne, parfois, l'enserrant tendrement pour traverser le boulevard lorsque ensemble on court chercher les sachets d'eau pour tous les membres de Gangan Percussions ou des Amazones. Mais nos rapports intimes demeurent pudiques, voire chastes,

exception faite de ces étranges mouvements d'aller-retour que dessinent ses doigts dans ma paume, unique sensualité qu'il se permet pour l'instant avec moi, un geste qui semble toutefois receler une forme de message, d'attente future. J'ignore si cette retenue globale est culturelle ou si elle est générée par ma prudence d'éclopée, mais notre idylle vertueuse me renvoie aux amours de mes quatorze ans, alors que les chimères comptaient bien davantage que la réalité. Le songe l'emportant sur le vrai, le rêve sur la possible déception du réel. Sûr que la sécurité que me procure encore aujourd'hui mon imaginaire m'enveloppe d'un écrin blindé que nul ne peut atteindre au final, mais je me dis qu'à mon âge ces vieux réflexes n'ont plus leur place, et je préfère mettre mon malaise persistant sur le dos de la confusion que me causent les nombreux chocs culturels.

Flanquée d'une femme un brin plus vieille qu'elle ainsi que d'une adolescente d'une quinzaine d'années tout au plus, la mère d'Aboubacar arrive au salon d'un pas nonchalant. Autour de la triade féminine bondit Fanta, visiblement débarrassée de sa timidité.

— Elle, c'est Mamaïssata. C'est notre maman ! qu'elle lance, joyeuse, en cherchant mon regard attendri. Elle, c'est Aïcha, même mère, même père, et elle, c'est Sanou, notre deuxième maman.

Aboubacar me sourit, préférant ne rien dire, comme s'il avait d'un coup été saisi par la gêne qui habitait plus tôt sa petite sœur.

Depuis mon arrivée en Guinée, on m'a confié différentes histoires amoureuses liées à un contexte de polygamie, mais c'est la toute première fois que je rencontre les deux femmes d'un seul homme. Certaines épouses habitent des villages différents, certaines ont chacune leur maison, et d'autres, comme les deux mères d'Abou, partagent le même logement. Plus curieuse que choquée, je me retiens pourtant de poser les mille et une questions qui m'aideraient à bien comprendre les différentes implications de ce modèle d'union surprenant à mes yeux d'Occidentale monogame, trompée de surcroît.

Mamaïssata et Sanou inclinent tour à tour la tête en me serrant mollement la main avant de se laisser choir sur un sofa de faux velours recouvert d'une fine pellicule de plastique. Des masques sénégalais représentant les sept jours de la semaine les surplombent tel un auvent d'ébène. Aïcha s'assoit

sur un pouf rectangulaire assorti et m'observe du coin de l'œil, aussi intriguée par ma présence dans son quotidien que je le suis des mœurs de son clan. Un silence lourd envahit la pièce, sombre en raison d'une étonnante absence de fenêtres, jusqu'à ce qu'Abou prenne enfin la parole dans un mélange d'argot indéchiffrable. Si je perçois certaines expressions soussou et d'autres en malinké, je n'arrive pas à reconnaître les termes wolofs qu'il emploie également pour honorer sa belle-mère, originaire de Yenne, une communauté rurale du Sénégal. Abou m'explique finalement en français que son père n'a pas réussi à quitter le village aujourd'hui, encore affairé auprès de sa propre mère, malade depuis peu. À l'âge vénérable de soixante-douze ans, cette femme est une véritable survivante si l'on considère l'espérance de vie moyenne dans la région, estimée à cinquante-cinq ans et des poussières. Il semble donc naturel que son aîné soit rentré au bercail pour l'accompagner dans son mal, même si Abou se désole que je n'aie pu le rencontrer. Soit, je rencontrerai Mory Traoré plus tard avec grand plaisir, mais, en attendant, je dois avouer que ce moment privilégié avec mon ami et les femmes de sa vie me plaît beaucoup.

Grâce à l'habile traduction de son fils, Mamaïssata me pose quelques questions, puis, sans cérémonie, elle intime à Aïcha et à Fanta d'aller chercher le souper. À peine demeurons-nous quelques secondes entre adultes que, déjà, les filles reviennent docilement d'un espace cuisine extérieur – que je m'imagine semblable à celui des jumelles –, le pas rapide, avec deux plats de tailles bien distinctes : l'un très grand qui accueillera les mains appétentes de la famille conakryenne, et un autre, de format individuel, monté rien que pour moi. Salade verte, quartiers de tomate et sa sauce vinaigrée, frites jaunes, konkoé grillé et fourchette étincelante qui n'a visiblement jamais servi ou presque. Les meilleurs restaurants de la ville pourraient rougir devant ce festin « à l'américaine » présenté à moi tel un pas dans ma direction ou, du moins, c'est ainsi que je l'imagine. J'apprécie l'effort, mais, au final, j'y sens la réelle distance sociale et culturelle qui sévit entre nous. Eux, proches, unis, rassemblés par la nourriture qu'ils partagent, les langues déliées et des millénaires de luttes communes ; moi, seule, dans un retrait empreint de respect, affublée d'une quincaillerie superflue, aphone devant un tressage de langage inaccessible, laissée à un inconfortable statut d'éternelle étrangère. En les observant rire entre deux

copieuses bouchées, les doigts couverts de chair de poisson, il me vient l'image d'une excitante joute de football se matérialisant devant moi. Du haut des gradins, j'aurais moi aussi envie de courir, *kicker*, marquer, mais je n'ai pas droit au tournoi. On m'invite généreusement aux entraînements, ça oui, mais je n'ai pas accès aux matches de saison. Du moins, pas encore. J'observe le jeu, mais je n'en fais pas partie.

Spectatrice du souper des Traoré, j'imagine ce que feraient les nombreuses griottes qui, comme moi, reluquent Abou si elles étaient ce soir à ma place. Il n'y aurait eu qu'un seul service. Une seule assiette, rassembleuse pour tous.

On les aurait invitées à jouer.

Et elles auraient sans doute *scoré*.

*

La voiture bleue, étincelante de propreté, attend notre trio improbable sous les branches lourdes du manguier. Ignace, tout de blanc vêtu, jusqu'à ses souliers vernis astiqués comme les ailes de la *station*, joue à *Snake* sur son vieux portable. Alors qu'un serpent sans cesse grandissant menace de mourir en se mordant la queue, des maringouins voraces le vampirisent sans merci, joignant leur bourdonnement constant à la mélodie répétitive de la *game*. À ses côtés, assis sur le perron reculé de son modeste logis, miniature appartement conçu à la base pour accueillir un gardien de sécurité, Momo avale nonchalamment les tranches d'un avocat tombé à même le sol. Lui aussi a fourni un effort vestimentaire notable, arborant un dashiki flambant neuf sur un denim lustré. Des souliers de sport d'un blanc immaculé complètent le portrait, lui donnant des airs de *popstar* africaine.

Surplombant leurs ombres, la maison d'Ousmane semble dormir. Pourtant, je m'y active à l'étage, passant au crible la totalité de ma très maigre garde-robe. Je devrais être prête depuis un bon moment, mais, d'humeur paresseuse, je tarde à sortir. Moi qui déteste me coucher tard, j'ai promis à mes deux fidèles acolytes de les accompagner ce soir dans un club branché de la ville. C'est d'ailleurs à se demander qui fait plaisir à qui dans cette histoire de soirée dansante, les garçons ne m'ayant jamais mentionné leur intérêt pour ce type d'activité, alors que je n'ai de mon côté jamais

désiré sortir. Mais bon. Nous y voilà : vingt-deux heures trente, un samedi soir à Conakry ; une étrangère s'affairant à trouver des vêtements adéquats pour une boîte de nuit qu'elle n'a au fond pas vraiment envie de fréquenter. Un brin obsessive, je m'étais interdit d'écouter autre chose que de la musique guinéenne pendant mon séjour outre-mer, mais prise d'une profonde nostalgie, je décide, pour me donner de la force, de m'octroyer une pause de ce régime musical draconien et sélectionne dans mon iPod blanc défraîchi la pièce *Belief* de John Mayer, de loin ma préférée du chanteur. Aux premiers coups de caisse claire, une série de frissons réconfortants me parcourent l'échine. Les notes de guitare qui joignent ensuite la batterie me font l'effet d'une dose d'opiacé liquide, mes bras ballants aux côtés de mon torse affaissé. Je suis saisie par l'émotion soudaine de cette musique, évocatrice d'un autre lieu. Et quand la voix du brillant *bluesman* retentit dans mes oreilles fatiguées, c'est l'affalement. Mon corps lâche sous le coup de la pression des derniers jours, jusqu'alors maintenu par l'adrénaline de la nouveauté, et je tombe sur les carreaux moites de la salle d'eau, les deux genoux comme vissés au sol. Des larmes chaudes coulent sur mes joues, dessinant au passage de longs sillons noir mascara. Mais plutôt que de me demander ce que je fais là, seule dans un pays où mes repères ne me servent qu'à moitié, je pleure au rythme de ce qui m'apparaît être les quatre plus douces minutes de ma vie. Une fois la chanson terminée, je retire mes écouteurs, déplie mes jambes engourdis, puis me lève péniblement afin de ranger mon nouvel outil réconfort dans une pochette de ma valise pompier, me promettant d'y recourir sans culpabilité aux prochains symptômes de mal du pays.

Sans musique cette fois, je m'applique à rattraper un maquillage sommaire à la lueur des chandelles. Puis, saluant Rima au passage, je réussis enfin à m'extirper de la vaste maison pour rejoindre les deux garçons, postés au même endroit sur le porche de Momo, des morceaux de peau d'avocat noircie éparpillés sur la plus basse des trois marches.

*

De grands miroirs rectangulaires tapissent les murs du bruyant Miami Nightclub de Matoto. Les haut-parleurs crachent un coupé-décalé vivifiant qui provoque sur la piste de danse déhanchements suggestifs et frôlements

assumés. Certains danseurs solitaires font face à leur reflet magnifié et ondulent langoureusement. Ignace et Momo se commandent des Red Bull-bières, une excitation nouvelle dans l'œil. Mal à l'aise, je demande au barman sautillant un coca-lime et paie sans entrain l'addition pour la bande. L'enivrement ne m'attire pas. Du moins pas ici, pas maintenant.

Le temps s'écoule lentement dans la boîte surchauffée. Ma montre me nargue, indiquant à mes paupières tremblotantes le nombre de mes heures de sommeil vainement envolées. Pas vrai que je vais danser ou me laisser toucher. Par quiconque en ces lieux. Tentant tout de même de me conformer à l'attente implicite de mes deux amis, je me traîne jusqu'à l'extrémité arrière de la piste de danse, juste pour dire que j'y suis, puis je piétine, ridicule et penaude. Le regard vissé au sol, je sens un courant froid me parcourir le corps, alourdissant tous mes membres telles autant de briques éraflées quand Ignace et Momo s'approchent, puis m'encerclent en ondoyant, une concupiscence à peine masquée dans le regard.

*

Chaque fois, je fige. Un homme s'approche de moi, me hume, m'enveloppe, m'accroche, m'écroue... je gèle. Faon glacé sur l'autoroute empruntée. Incapable de ressentir quoi que ce soit. Ni envie, ni désir, ni frustration, ni même colère de n'avoir pas été sondée, consultée pour recevoir ces différentes marques de désir masculin trop souvent imposées. Je quitte simplement mon enveloppe. Court voyage astral obligé, je flotte au-dessus de la mêlée. Absente du réel, protégée de la goujaterie. Rien ne peut m'arriver, car je n'y suis plus. Rien pour m'effrayer, me décourager, me décevoir, me briser.

M'ont-ils vraiment touchée ? Était-ce le souffle de Momo, chaud et humide, dans mon cou tendu ? Était-ce la main d'Ignace sur la peau transie de mon ventre ? Épiderme voilé sous un chandail beaucoup trop révélateur. C'est, j'en suis certaine, ce que ma mère me dirait. Pas pour rien que je ne porte en temps normal que des shorts de basket trop longs et les tout aussi longs t-shirts qui leur sont assortis, une casquette vissée sur le front. Pas pour rien que jamais, sauf quand mon cœur ne m'en laisse plus le choix, je ne joue la carte de la séduction si souvent capitalisée dans mon milieu

professionnel, et que jamais sur mon visage on ne décèle un quelconque appareil le jour. Le jour comme le soir, en fait. Sauf, bien sûr, ce soir.

Je ferme les yeux et je m'imagine à l'abri, flottant seule sur une mer désertée. Des vagues chaudes m'effleurent les épaules, les hanches, la mâchoire, la nuque. Les reins.

Et si j'arrivais à dire non ? À m'affirmer ? À bouger, me retirer ? À ressentir la colère ? La colère comme moteur d'action. La colère qui change, modifie, protège. Qui aide à mieux choisir. Qui guérit. Une colère heureuse, comme un passeport de changement pour enfin tourner la page. Ne jamais avoir à revivre le drame. Du moins celui-là. L'indicible. Celui que seul Antoine connaît. Celui qui m'empêche d'avancer, de crier, de m'aimer.

Et si j'arrivais à bien me protéger de l'ombre des hommes, aurais-je ainsi besoin de frapper les peaux mortes à n'en plus rien ressentir ?

OceanofPDF.com

Djansa

*À l'origine, Djansa était un rythme exprimant
la rivalité entre les jeunes hommes, mais il est
aujourd'hui joué dans à peu près toutes les fêtes.*

Une myriade de petites mains s'activent sur mon cuir chevelu endolori. Binti, supervisée par les jumelles, a rassemblé ses meilleures copines pour préparer la *foté* au baptême de demain. Ce sera jour de grande première pour moi, cliente unique de son salon de coiffure de fortune, puisque j'aurai le plaisir non seulement de rencontrer le père d'Aboubacar, mais aussi celui de jouer, flanquée d'une poignée des membres de Gangan Percussions. « Invitée spéciale internationale ! » ont-ils annoncé à la communauté. La cérémonie se tiendra chez la troisième femme du frère de la belle-mère d'Abou, dans sa maison située à quelques kilomètres de la maison-d'Ousmane dans le quartier Gbessia.

— Aïe ! ça tire !

Les jeunes filles piaillent un soussou encore trop rapide pour mes oreilles novices, en un chœur confus et agressant, s'indignant de ma trop grande sensibilité de cobaye improvisé.

— Si ça te fait mal, c'est que tu bouges trop, me répond Binti avec autorité, du haut de ses huit ans, enorgueillie par son rôle de directrice des opérations. Pose ton front sur tes genoux, ferme les yeux et chante une chanson que tu aimes, ça va passer plus vite, m'ordonne-t-elle, répétant certainement des indications qu'on lui a déjà servies.

Midi sonne, les petites courent sur la terre accidentée de la rue pour rejoindre leur clan respectif, me promettant de revenir au poste dès après la sieste postdéjeuner. Dans la cour des jumelles, la vieille aide ses petites-filles à servir deux énormes assiettes circulaires dans lesquelles repose un

mafé juteux dont l'arôme attire plusieurs voisins, certains n'hésitant pas à prendre place sur l'étroit sol dallé de la cour, sans même y avoir été invités. Au total pour manger : quatorze adultes et quatre enfants, tous affamés et reconnaissants de ma main nourricière d'à demi-tressée, je me plais du moins à l'imaginer, étant désormais responsable de deux gargantuesques repas par jour. En transférant le contrat de cuisine d'un bord à l'autre de la rue, je n'imaginais pas l'ampleur de l'extorsion de Rima à mon endroit : je débourse ici le tiers du pactole que je lui versais et je réussis à nourrir encore plus de bouches qu'avant !

Séparés en groupes plus ou moins équivalents d'appétits à assouvir, tous s'installent autour des larges plats fumants au centre desquels trônent des morceaux de poulet doré. Un subtil parfum de piment bouilli émane de la sauce aux arachides jaune caramel, un liant efficace et goûteux pour mélanger en boulettes les rondelles de carotte, les cubes de manioc et le lit de grains de riz blanc bien tassés.

Le vieux, assis à ma droite, me rapproche affectueusement les meilleures bouchées de volaille, attendri par mon rythme trop lent d'ingestion. Les fesses accotées sur les talons dans un équilibre quasi yogique, chacun se dépêche de manger pour être certain d'en avoir pour la peine pendant que moi, contemplative mécène, je fabrique de ma main droite des balles de riz bruni par la sauce épicée que je porte furtivement à ma bouche par mimétisme, heureuse de faire partie du groupe d'initiés qui mangent sans ustensiles. L'espace d'un rare moment, plus personne ne parle, laissant toute la place au concert des reniflements, raclages et autres bruits de déglutition. Un jeune homme que je ne connais pas termine le premier son repas, se lève brusquement, empoigne un arrosoir en plastique de la main gauche et asperge à grands jets les doigts collants de la droite qui lui ont servi d'ustensiles. Les autres ne tardent pas à l'imiter, provoquant ainsi une désertion rapide de la cour, laissant aux jumelles deux grands plats dégarnis à récupérer. Le vieux m'envoie un sourire avant de s'installer dans un hamac défraîchi, annonçant par son geste l'amorce officielle de l'heure collective de la sieste.

Je ne l'avais encore confié à personne. À vrai dire, c'est à peine si je m'en souvenais avant toi. Les ayant savamment enfouies sous une effroyable quantité de calcaire volcanique, j'avais su, moi aussi, nier les violences répétées d'une enfance volée. J'avais, jusqu'alors, survécu. Mon excessif bonheur de surface s'effritait pourtant, et mon masque frondeur, lui, se décomposait.

La douceur de tes mains sur mes joues rougies me permettait de me révéler à toi, une larme à la fois. Ton écoute m'apaisait. L'absence de jugement que tu me démontrais berçait tendrement mon cœur rapiécé d'enfant perdue.

De petite fille.

Muselée.

La honte des agressions répétées prenait à tes côtés la forme d'un mal différent, devastateur, mais supportable. Grâce à toi, je n'étais plus seule. Brisée, mais récupérable.

Mais à l'angoisse des flash-back s'ajoutait désormais la peur colossale de te perdre. Unique allié pour m'aider à vaincre les cauchemars du passé.

Tu m'aidais, Antoine, à déterrer les os visqueux des souvenirs à guérir. Tes doigts entrelacés dans les miens, tu réussissais à me délester d'un insoutenable sentiment de solitude. Allié à ma course étourdissante, tu me soutenais, malgré tes défauts et tes incohérences. Malgré les reproches. Exponentiels.

Quand j'abordais avec toi mon passé traumatique, je retrouvais l'homme de nos débuts. Avenant, généreux, à l'écoute, présent.

Un roc pour ma maison de paille.

Le méchant loup ne viendrait plus souffler.

Parce que tu étais là, avec moi.

Un essaim de tresses minuscules font s'entrechoquer les billes de bois sur mon oreiller. Le sommeil me gagne après avoir passé toute une journée recroquevillée, à me faire abîmer la peau du crâne par des fillettes

indélicates. Comme chaque soir, à la lueur des chandelles, la lecture prend pour moi la forme d'un refuge enveloppant, voyage dans le voyage. Le roman malien qui m'occupe parle d'un couple mixte traversant moult difficultés, et je me demande si je vivrai moi aussi ce genre d'expérience avec Abou, pour qui émergent en moi des sentiments bien réels. Mais la hâte de vivre enfin ma première cérémonie à titre de musicienne engagée, acceptée et reconnue, m'incite à souffler la dizaine de bougies flottant autour du lit-radeau, puis à embrasser la nuit pour que demain arrive plus vite. « Pas de puces, pas de punaises ! » que me dirait ma mère...

*

Dans la cour endormie, Momo frappe sur les peaux fatiguées, choisissant de sa baguette usée le kenkeni qu'il me donnera à malmener pour le baptême. À titre de protecteur assigné, il m'accompagnera à la fête matinale malgré ses absences désormais fréquentes aux répétitions quotidiennes chez Salif. Une partie de moi pressent qu'il est partagé entre la morosité de m'avoir perdue aux mains d'Aboubacar et l'espoir de réussir à m'amadouer malgré tout. À me faire sienne. S'il n'a jamais joué franc jeu en ce sens, l'impression qui m'habite depuis le début du voyage persiste. Même qu'elle s'intensifie. Sa bonté discrète, apaisante et rassurante s'est complètement dissoute avec la disparition pas très subtile de la bague à mon doigt.

La tension monte au sein de ma garde rapprochée et, malgré mes efforts pour me faire le plus effacée possible, je sens la nature des liens se modifier entre mes nouveaux amis. Momo et Ignace ont l'humeur particulièrement changeante, Hadja semble suspicieuse de quelque chose qui m'échappe, Rima m'ignore et, au milieu de tout ça, le pauvre Abou tente de rétablir la paix en multipliant attentions gentilles et blagues forcées à la volée. Mais s'il n'arrive pas à me convaincre que tout finira bien – pour moi, pour lui, pour l'ensemble de notre biotope percussif –, peut-être réussit-il du moins à s'en persuader lui-même...

— *I kéna ! I khi hèri ?* que je lance à Momo, la voix chantante, beaucoup trop haut perchée, signe de mon urgent besoin d'une matinée sans entrave.

— Mais c'est que ton soussou s'améliore, *dê* ! me répond Momo, la bonhomie de son timbre flûté me faisant soupirer de soulagement. J'ai très

bien dormi, et toi ?

— Je suis réveillée depuis vraiment longtemps, ça doit être l'excitation ! En même temps, ça m'a permis de réviser quelques rythmes ; c'est rare que je joue des dunduns ! Je suis un peu nerveuse, à vrai dire...

Au moment où Rima, le visage long d'une nuit trop courte, sort en maugréant pour mettre un frein au tapage de son frère, la joyeuse bande de Gangan Percussions martèle son arrivée sur la porte de la cour, ne laissant aucun doute sur les aptitudes rythmiques de chacun.

— Tiens, prends celui-là, me lance Momo, sensible à la mauvaise humeur de son aînée et cherchant à l'atténuer en quittant les lieux le plus vite possible. *Wongaï !*

Empoignant la ganse de l'instrument cylindrique, je suis assaillie par une odeur d'urine rance. De chèvre ou de chien, probablement, mais le devoir a sonné et les minutes sont comptées si on veut avoir le temps de se rendre à pied au domicile de tonton N'dyaye, Ignace ayant déguerpi à Kouroussa pour tout le week-end sans m'avertir afin de visiter sa famille. Hadja, munie d'un djabara qu'elle a elle-même fabriqué avec une longue calebasse vidée sur laquelle sont fixés une centaine de cauris brillants, accourt pour rejoindre la bande en mouvement. Pas question qu'elle laisse la pâle Occidentale seule avec une bande de garçons remplis de testostérone. J'ai besoin d'un ange gardien, qu'elle me dit, et ce rôle, elle le veut pour elle.

*

Les femmes dansent, transies, une folie heureuse dans la pupille évasée. Le rythme haletant des percussions, telle une drogue, se faufile jusque dans les pieds des enfants qui trépignent sur le sol sablonneux. Des hommes jettent sur la terre des traînées d'eau devant les musiciens pour empêcher les volutes de poussière d'obstruer la vue des spectateurs obnubilés. Les djembefolas précèdent sur la piste de danse improvisée la rangée de joueurs de dunduns, dont je suis, nous protégeant ainsi des envolées parfois trop intenses des danseurs. Devant le soliste enflammé, une femme, début trentaine, soulève son pagne, laissant entrevoir sa petite culotte blanche. Les hommes rient, les filles l'encouragent, et l'une d'elles apporte sur la piste une chaise qui l'aidera dans sa surenchère suggestive. Les deux mains bien

appuyées sur le dossier de plastique, l'invitée roule sa croupe à quelques centimètres du musicien, concentré malgré tout sur la saccade de ses pas. L'escalade de chaleur se poursuit jusqu'à ce que la muse, après avoir exécuté quelques mouvements endiablés, se jette au cou du jeune musicien, dont la chaise manque de basculer. Un homme élégant crie dans un porte-voix afin de calmer l'ardeur de certaines invitées. Il rappelle, offusqué, la nature de l'événement et admoneste sans ambages les femmes trop démonstratives qui ont pourtant fait le bonheur de plusieurs. Sous le bruit agressant du mégaphone, les tambours tonnent avec plus de ferveur encore, excités que sont les musiciens par la soudaine tournure des événements. Le père du nouveau baptisé parade sur la piste dans ses étoffes magnifiques de basin argenté, se rend jusqu'au cercle impétueux des percussionnistes et nous colle à chacun une coupure différente de francs guinéens sur le front, selon son degré d'appréciation. Abou, grisé de fierté, remporte haut la main le concours du plus gros pourboire et fait mine de m'embrasser, comme pour partager avec moi sa précieuse récompense. Concentrée sur la chorégraphie de mon jeu, je distingue à peine Mory, qu'il me désigne un peu plus loin. L'homme, sérieux comme un pape, nous observe, un bogolan bariolé lui tombant parfaitement sur les épaules et une lueur circonspecte dans le brun fauve de l'iris. Toujours bon d'ignorer les auditions que les futurs beaux-parents nous font passer en secret...

Une pause est annoncée pour nous permettre de souffler, mais, comme je ne connais pas trop les arrangements à venir, j'étudie dans mon coin avec Momo et Hadja.

— Mon père aimerait bien te rencontrer, vient me dire Abou après s'être rassasié de quelques sachets d'eau glacée, une note suppliante dans la voix.

Momo, sans subtilité aucune, roule des yeux en soupirant avant d'échanger avec Hadja un regard entendu.

— Peux-tu lui dire que j'ai vraiment hâte de faire sa connaissance, mais après le prochain set ? Je suis trop stressée, Abou, je ne veux pas me tromper devant tous ces gens-là. C'est ta famille, en plus !

— Bien sûr, je comprends, qu'il me répond, l'air déçu.

Je ne peux pas me justifier davantage, puisque son oncle annonce déjà le retour de la musique, empêchant ainsi l'immédiate possibilité d'une rencontre entre Mory et moi. N'ayant pas eu assez de temps pour bien réviser, je sens une angoisse jusqu'alors inconnue s'emparer de ma cage thoracique et m'oppresser les côtes. Hadja me tend une baguette fraîchement essuyée de nos précédents efforts et m'offre un affectueux : « *N'doni, n'doni !* » Un coup à la fois, Martine. Un coup à la fois...

*

Existe-t-il une limite de vitesse pour les battements de mon cœur enflammé ? J'ai comme l'étrange impression de le sentir s'accélérer dangereusement au rythme de mes frappes hypnotiques.

La sueur me coule sur le dos, m'imbibe la poitrine et pisse sur mon visage rougi. L'odeur d'urine imprégnée sur ma peau me transperce les narines, mais la fatigue du jeu en continu m'empêche de trop m'y attarder. L'enthousiasme contagieux des danseurs me permet de continuer à taper encore un peu, malgré l'épuisement. Il ne me reste plus d'énergie, alors je frappe encore plus fort, tentant de me déjouer moi-même. La douleur de nouvelles ampoules déjà éclatées dans ma paume droite rend la chaleur oppressante plus supportable. La musique m'englobe. M'invisibilise. Je n'existe plus, sinon comme le simple maillon d'une chaîne parfaitement huilée. En totale harmonie. Je ne suis plus femme, ni blanche, ni jeune, ni seule. Je suis notes, sons, mélodie de peaux rebondies. Ostinato de ferraille coupante sous l'écrou de ma main gauche, elle aussi éreintée. Je suis souffrance permutée. Le corps qui prend la place de l'esprit ; le cœur qui ne ressent rien d'autre que sa redoutable accélération. Je n'ai pas le choix de fermer les yeux pour réduire le nombre de mes sens à l'ouvrage. Centraliser l'effort. Me focaliser sur le geste. Les paupières closes sur le jeu infernal de mes bras, je me sens défaillir, mais décide, finalement, de ne plus résister.

*

— Tu vas mieux ? me demande Abou à voix basse.

— On est où ? Qu'est-ce qui se passe ?

— T'es tombée. Ça arrive parfois... La chaleur, la fatigue, le stress ; je pense que t'avais rien mangé. J'ai insisté pour te ramener chez moi, tu te rappelles ? Tu t'es endormie tout de suite. Tu veux un peu d'eau ?

— Et Momo ? Il est venu, lui aussi ? Et Hadja ?

— Non, Momo est rentré. T'inquiète pas avec ça, je me suis occupé de tout. Tout le monde va bien, Hadja aussi. C'est de toi qu'il faut s'inquiéter maintenant.

— Ton père ? Je... j'ai pas rencontré ton père !

— On prendra le temps une autre fois. On retournera ensemble chez mes parents. Y a pas de problème. Tout va bien, Martine.

Étendue sur le lit d'une chambre inconnue, je soulève mon torse épuisé et je porte à ma bouche un gobelet de céramique rempli d'eau. Aboubacar s'assoit près de moi sur les draps humides, ôte le verre vide de ma main et se rapproche encore, les yeux grands ouverts. Sa main rugueuse glisse maladroitement sur mon bras, faisant s'entrouvrir mes lèvres sur un sourire incertain. J'ai du mal à comprendre ce qui s'est passé. Ce qui se passe en ce moment. Je ne me souviens que d'une massive accélération cardiaque, puis, plus rien. Silence radio. Prise dans mes pensées, j'aperçois le visage d'Abou qui s'incline vers le mien, le bout de ses doigts parcourant mes cheveux grumeleux. Encore engourdie, j'accueille, immobile, sa bouche tiède sur ma joue. La respiration saccadée, le geste hésitant, il éteint l'ampoule nue de sa table de chevet, puis, dans une pantomime malhabile, retire son pantalon.

*

Ce désir bouillant qui m'habitait, était-il réel ? Ces mirages de lui que je me suis pourtant si souvent créés, l'imaginant tour à tour m'effleurer, me dénuder, me toucher... Pourquoi n'ai-je pas réussi à participer à cette froide et rapide mascarade d'amour, me donnant plutôt l'impression de n'agir qu'à titre de réceptacle improvisé ? Quitterai-je un jour le rôle d'objet pour enfin devenir le sujet de ma propre vie ? En serai-je capable ou resterai-je toujours prisonnière, cloîtrée dans le rôle d'une poupée silencieuse, uniquement capable de s'exprimer sur une scène, par le seul biais d'un instrument guerrier ? Je suis lasse. Et triste. J'ai envie de rentrer.

La vérité : je n'en peux plus d'être ici. De me sentir étrangère. De sentir le poids de l'argent à travers mes contacts, même les plus authentiques, d'avoir la troublante impression de faire miroiter à tous la possibilité d'une porte de sortie, comme si j'étais un passeport exotique à gagner. De briser l'équilibre déjà fragile d'une rue, d'un groupe, d'une famille. De représenter à la fois la cause et le remède d'un mal immémorial. De me croire forte quand, au fond, je tremble chaque matin et chaque soir devant les pages noircies de mon cahier de rythmes, fidèles symboles des semaines d'étude passées. Cinq semaines complétées. Me reste encore vingt et un jours. Trois semaines. Éprouvantes.

Je n'en peux plus de manger du riz à chaque repas. D'uriner sur mes mains gonflées, seule avenue possible pour tenter d'en diminuer les callosités. De cette chasse aux intentions des gens qui m'entourent, leur français travesti à mes oreilles par tous ces repères culturels que je ne comprends pas, auxquels je n'ai pas accès. Des odeurs rances du marché et des oppressantes demandes de Rima. De la lourde chaleur qui précède l'imminente saison des pluies et des courriels de ma mère qui ne font qu'accentuer mon suffocant mal du pays en évoquant constamment une alerte rouge du gouvernement canadien envoyée à tous les voyageurs en Guinée, le système local menaçant à tout moment de rompre, d'éclater sous le poids d'une grève générale ou, pire encore, d'une guerre civile.

Je n'en peux plus de mes douleurs musculaires, épidermiques, psychiques. L'élastique de mon ouverture à l'autre m'a claqué dans le ventre, et je veux rentrer. J'en ai assez. Maman, lâche ton écran et viens vite me chercher.

S'il te plaît.

D'accord ?

Des cris de rage fusent de la rue d'ordinaire tranquille et résonnent jusque dans ma chambre. Tordue sous le voile blanc qui encercle mon lit imbibé, je tente de les faire taire de toute la force de mes pensées en secouant vigoureusement la tête. Une barre de douleur aiguë me transperce les entrailles, me protégeant à moitié de la scène pathétique de bataille collective qui se dessine à peine quelques mètres sous ma fenêtre.

— Mais qu'est-ce que tu lui as fait ? que martèle Momo à l'intention d'Abou. Elle est livide depuis que tu l'as ramenée à la maison hier soir ; elle arrive plus ni à jouer ni à manger ! Je t'avais dit pourtant que j'étais responsable d'elle, non ? Mon père compte sur moi pour que son voyage se déroule bien, qu'elle aime assez l'expérience pour passer le mot chez elle, tu le sais, ça, ou bien ? Abou, c'est à toi que je parle ! Tu lui as donné à manger, à boire ? T'as fait quoi avec elle ? Réponds-moi !

Alertée par le ton âcre de Momo, je déploie un effort prodigieux pour me décoller du lit. Les mains accrochées au rebord de la fenêtre telle une buse perchée, je l'aperçois qui pousse Abou de ses deux mains accusatrices dans un mouvement de colère sourde. Lui demeure aphone, étourdi par la violence inattendue de cet accueil. Il ne semble pas comprendre ce que lui crie Mohamed, normalement si taciturne.

— Martine ne s'est pas présentée à la répétition aujourd'hui, je voulais prendre de ses nouvelles, voir si elle s'était remise de son malaise d'hier, qu'il répond, un bouquet de lauriers flottant dans son poing désormais crispé.

À la vue des fleurs roses, mon cœur perd pied. Je ne me sens pas la force de repenser à la triste scène de sa couche, qu'il considère assurément de son côté comme un événement heureux.

Hadja, alertée par le chahut de Momo, retentit à son tour dans la rue-arène.

— Qu'est-ce que vous avez mangé, hier, avec Martine ? Qu'est-ce que tu lui as donné à boire ? qu'elle demande, aussi énervée que Momo.

Du haut de ma fenêtre, l'envie de leur crier la courte liste des aliments que j'ai avalés la veille me prend, mais je n'y arrive pas, aux prises avec une crampe abdominale lancinante.

Abou comprend difficilement l'obsession que tous ont quant à mon alimentation, mais son corps tout entier se braque quand Hadja l'attaque, paumes serrées et menton levé. C'est à se demander si je n'ai pas perdu un de leurs échanges tant son offensive me surprend. Ignace, telle une ombre perpétuelle derrière Momo, joint sa voix cinglante à celle des deux autres, mais le concert de blâmes change de cible, toutes les frustrations

accumulées au sein du quatuor explosant dans un chaos incompréhensible. Les accusations se multiplient, le ton monte et, rapidement, les coups fusent de toutes parts. On se grafigne, s'empoigne, se frappe. Ignace déchire le chandail d'Abou, et Hadja, dans un élan insoupçonné d'animalité, mord l'épaule de Momo si fort qu'un lambeau de peau lui reste entre les dents. Le hurlement que Momo expulse alors réussit par sa puissance à stopper la bagarre, me laissant malgré tout sidérée, à l'abri dans ma chambre, mais en proie à des élancements de plus en plus agressifs. Tellement que je me résous à quitter mon perchoir.

Accroupie au-dessus de la toilette turque, les mains crispées contre mon ventre douloureux, je me sens divaguer. Comme une étrange impression de vraiment perdre la carte. Les cris semblent enfin s'être arrêtés au-dehors, mais je ne cesse de culpabiliser. Cette bagarre absurde arrive par ma faute, j'en suis certaine. J'en suis la seule et unique responsable, par ma présence ici aussi voyante que dérangeante. Le chien dans le jeu de quilles, le cheveu sur la soupe, l'éléphant dans le magasin de porcelaine...

Fatiguée, affligée, j'arrête de réfléchir et je m'étends quelques secondes, demi-lune souffrante sur le sol de céramique tiède. Une blatte sort du trou, puis claudique jusqu'à mon nez pour me narguer, mais, plutôt que de l'écraser, je décide de m'en faire une amie et de chanter pour elle de ma voix éraillée...

À la pêche aux moules, moules, moules

Je ne veux plus y aller maman

Les gens de la ville, ville, ville

M'ont pris mon panier maman.

Maman ?

Dununba

*Cette danse, exécutée à l'origine par des hommes,
était l'occasion de se disputer la suprématie
d'une classe d'âge. Très souvent, les combats
se terminaient dans le sang. Aujourd'hui,
on associe plutôt ce rythme aux grands
rassemblements ainsi qu'aux fêtes d'arrivée
et de départ d'un invité de marque.*

Un coup dans le ventre.

C'est ce que j'ai ressenti quand je l'ai découvert. Ta boîte de courriels ouverte, un titre m'avait sauté aux yeux. « Des nouvelles de moi », qu'il était écrit. Banal, je sais. Rien pour provoquer cet intense vertige qui m'a aussitôt envahie.

N'eût été la signataire.

Léa, une amie d'enfance. Vous ne vous connaissiez pas avant nous, il n'était pas normal que vous communiquiez ainsi, de façon autonome, comme si un lien entre vous faisait sens, comme si cet échange était légitime.

Je me suis assise devant l'écran, la respiration en apnée, puis j'ai cliqué sur son nom.

Mots d'envie et d'espoir déguisés. De résilience calculée. Mots d'un récent passé d'où j'avais été évincée. La pomme, visiblement croquée.

Les mots de notre mort annoncée.

Mes entrailles serrées, retournées, puis serrées encore. C'était de loin le plus grand des vertiges, et aussi le pire.

Toi, ma page blanche, mon allié, mon roc, mes oreilles attentives, mon avenir, mon cœur, tu m'avais trahie, flouée, abandonnée.

Tu avais manipulé nos trois réalités : la tienne, la sienne, la mienne. Emmêlées dans un tricot douloureux.

Me laissant seule devant la bête. Seule pour tout affronter. Tout réparer.

Mon tambour comme unique allié.

Et si lui aussi venait à m'abandonner ?

*

La teinte grisâtre des murs sales de l'hôpital se marie parfaitement à l'ambiance déprimante de l'endroit. Seule dans le couloir de l'unique étage, un soluté planté dans une grosse veine du bras gauche, j'attends qu'un médecin me visite pour diagnostiquer le mal atroce qui me déchire l'abdomen. Momo et Ignace ayant rapidement quitté les lieux après m'y avoir déposée, je me retrouve en parfaite adéquation avec mon ressenti profond : seule, isolée. La chaleur est encore plus accablante ici que dehors, en plein soleil, aucune parcelle de vent ne se rendant jusqu'à moi. Pas de ventilateur, aucune climatisation. Rien. L'infirmière-réceptionniste m'apporte une eau embouteillée et tente de son mieux de me reconforter dans un français aussi approximatif que touchant. Des larmes silencieuses débordent sur mes joues brûlantes au contact de cette douceur inespérée, se mêlant à l'abondante sueur de mon visage. Les minutes d'une journée complète s'égrènent au ralenti avant que, tout juste au retour de la lune, le médecin arrive enfin.

Je suis prête à toute éventualité. Comme si cette journée mariant douleur et solitude m'avait fait perdre espoir en une suite heureuse. Comme si je n'allais plus jamais rentrer chez moi. Comme si j'étais perdue, le spectre de la mort me valsant sournoisement derrière les pupilles.

— Vous avez des parasites, ma chère, qu'il m'apprend d'une voix caverneuse de basse. Vous avez bu de l'eau non filtrée ?

Le souvenir déjà flou de mon passage dans la chambre d'Abou me revient à l'esprit.

— Je pense que oui... Peut-être, oui.

Je me sens soudainement ridicule. Un autre problème que j'aurais pu éviter.

— On ne vous a pas prévenue des risques ? Vous savez, votre organisme n'a pas ce qu'il faut pour digérer notre eau. On va vous garder pour la nuit, pour que votre état se stabilise, puis demain vous pourrez retourner chez vous avec quelques médicaments. Ça vous va, mademoiselle ? Oh ! allez, il faut pas pleurer comme ça ! qu'il me lance devant un torrent que je n'arrive pas à contenir. Il faut s'endurcir un peu, ou bien ? Ça va aller. Mais oui, je vous le promets. Allez, on est ensemble. *Wontanara !*

La voix chantante et le regard enveloppant, il me serre l'épaule de sa paluche réconfortante, puis m'adresse un clin d'œil bienveillant avant de tourner les talons pour poursuivre sa courte tournée de l'hôpital en apparence toujours désert.

*

Des pas bruyants crépitent sur le sol. Un rythme à quatre sons. Irrégulier. Comme il est bon d'entendre autre chose que le cliquetis inégal du néon. La musique s'approche de mon lit de camp étrié. Hadja et Abou. Ils sont venus. Mes amis. Là, pour moi.

Hadja prend ma main, palpe mon front encore bouillant, sourit. Un hymne silencieux.

Abou tague, un sourire discret illuminant son visage harmonieux. Ses yeux profonds captent la lumière de l'halogène bruyant, me rappelant la raison initiale de mon attirance pour lui. Son regard est gracieux, mais, surtout, il est bon.

Le silence de mes amis réconciliés m'enveloppe d'une courtepoinTE réconfortante, me procurant une certaine légèreté. Juste assez pour m'éloigner, l'espace de quelques précieuses minutes, du pessimisme crasse qui me torturait jusqu'alors, obscur écho à mes douleurs abyssales.

Je devrai parler à Abou pour clarifier le lien qui nous unit. Je ne suis pas prête pour lui. Pas prête pour ça. Le grand bouleversement avec tout ce qu'il implique. Je suis endeuillée d'un autre. Je culpabilise de l'avoir utilisé comme une bouée émotionnelle pour ne pas sombrer, noyée dans les

souvenirs encore trop récents d'une trahison dévastatrice. Je m'en veux d'avoir fait luire à ses yeux une possibilité que je ne saurai honorer.

Je me déteste de lui avoir fait miroiter la fuite canadienne sans le vouloir, résultat automatique de mon intérêt amoureux sincère mais volatil. De lui avoir laissé le temps de s'imaginer le rêve, le mieux, l'ailleurs, au bout de nos doigts abîmés.

Je m'abhorre d'incarner à ma façon une autre version de l'histoire de Peter.

Je devrai parler à Abou.

Mais pas ce soir.

Je n'en ai ni la force ni le courage.

Ni la force ni le courage.

*

La voiture est la même, toujours bleu fatigué, ses ailes toujours aussi astiquées, et la même cassette humoristique y roule en boucle, plein volume. Je n'y comprends toujours rien, mes oreilles engourdies par le bruit blanc des gars qui s'esclaffent, auquel s'ajoute celui des rires préenregistrés. La voiture est la même, pourtant tout semble avoir changé. L'attitude d'Ignace et Momo, la ville, le climat lourd des pluies imminentes, mon regard.

Une imposante présence militaire laisse présager le pire, bien que je n'arrive pas à imaginer ce que cela puisse vraiment signifier. Des tanks caricaturaux grandeur nature – ceux-là mêmes qu'on fait danser l'un contre l'autre, enfants, en donnant vie à l'arsenal de G.I. Joe – se mêlent à l'habituelle horde de motos sur les grandes artères du quartier. Des soldats, l'air grave, dominant par dizaine les chars d'assaut, mitraillette à la main. Une arrogance les enveloppe d'une aura assassine, faisant rejaillir un souvenir de mon abrupte arrivée au pays. Ignace m'explique qu'on a limogé le premier ministre installé à la tête du gouvernement depuis les émeutes meurtrières de l'automne, et ça ne passe pas. Les militaires craignent que ce soit une tactique du président pour éviter de respecter les ententes de paix négociées alors par ledit ministre avec la population en grogne. L'instabilité

est tangible, tellement que j'ai l'impression de pouvoir l'agripper de mes mains affaiblies.

La *station*, en obliquant vers la rue d'Ousmane, contourne un tank, puis s'arrête devant la maison pour me laisser sortir. Les gars, eux, restent dans la voiture et poursuivent leur route jusqu'au marché pour s'approvisionner en essence et en riz, au cas où adviendrait une grève générale. « On n'est jamais trop prévoyants », m'ont-ils dit avec un pâle résidu d'affection dans l'œil. Malgré la situation singulière, je ne perçois aucune trace de peur, de stress ou encore d'anxiété dans leurs gestes détendus. Ils se préparent au pire, un pire auquel ils sont habitués, désensibilisés par des siècles de conflits armés. Un pire normalisé, ordinaire. L'instabilité politique devenue attendue, presque courante. De l'ordre de la fatalité. Comme le sont corruption, pauvreté, coupures répétées d'eau ou d'électricité. Comme le sont aussi les plus beaux des hymnes de koras, balafons, gongomas, bolons, krins, dunduns, djembés. Constat dur, mais indéniable. Le sublime qui embrasse la misère, inextricables dans une étreinte lascive, fusionnés au point de ne plus pouvoir se séparer, se distinguer. Pôles qui vont de pair. Et moi, Blanche-blonde, fille-femme, Occidentale gâtée, je ne m'y retrouve plus. Je m'y perds. Me liquéfie dans un malaise insupportable, enfermée dans une réalité trop dure à porter pour mes frêles épaules. La musique à elle seule ne suffit plus à me mener vers cet autre inatteignable, incompréhensible et hermétique. Un fossé se creuse. Hadal.

L'ouverture à l'autre est-elle en soi suffisante pour réussir à bien le comprendre ?

Sans même un regard pour Rima, je monte me terrer dans ma chambre. Dormir. Protégée de la ville et de ses images de guerre.

J'avale une pilule pour me débarrasser des parasites qui me torturent encore les boyaux et, les yeux fermés, je fais la liste alphabétique des gens que j'ai hâte de retrouver chez moi, en commençant par la lettre B...

*

À bord d'un tap-tap déjà plein à craquer, Aïcha et Abou m'emmènent tout près de l'aéroport, au lieu d'un sabar organisé plus tôt aujourd'hui en réaction à la grogne militaire. Une intense frénésie se ressent à travers la

ville entière. On sent qu'à n'importe quel moment tout pourrait éclater. La menace d'une insurrection de l'armée gronde fort, donnant finalement raison aux avertissements du gouvernement canadien, que ma mère m'a relayés sans relâche. Mais, jusqu'à demain, tout n'est encore qu'à imaginer puisque les soldats ont laissé au président vingt-quatre heures pour répondre à leurs doléances. J'essaie au mieux de saisir les enjeux politiques avec tout ce qu'ils peuvent avoir de nuances, mais ma compréhension des choses demeure sommaire, incapable que je suis de départager les nombreuses sphères décisionnelles du gouvernement : armée, police, équipe présidentielle, ministres... Une chose, par contre, m'apparaît évidente : l'armée n'en peut plus de la corruption du système en place ni des conditions miséreuses de la population. Un éclatement est très plausible, et, s'il advient, je ne pourrai rien pour m'en soustraire. Comme la centaine de morts et de blessés n'ont rien pu faire l'an dernier quand les émeutes populaires ont éclaté partout au pays.

Si les soldats omniprésents ne représentent encore qu'un mirage de violence, une graine d'effroi naît en moi, faisant grandir mon sentiment de solitude déjà envahissant. Personne d'autre ne semble céder à la peur. Parce que, comme on me le dit avec aplomb, « le changement ne peut guère s'acquérir par l'inaction ». L'ombre d'un soulèvement se dessine donc à l'horizon, mais avant de le laisser marquer nos vies, une soirée où tout est permis se prépare pour la jeunesse de Conakry, assoiffée de légèreté et pressée, comme moi, de s'engourdir dans la musique.

*

Les haut-parleurs crachent les aigus d'une distorsion de guitare électrique mêlée à un *feed-back* lancinant. L'ampli, dans un crépitement irrégulier, se joint au préconcert en renvoyant les vieux sons d'un clavier Yamaha édenté. De mon sourire immense, je remercie mes alliés de m'avoir traînée avec eux malgré ma douleur, ma fatigue et mes craintes grandissantes. Je suis ici chez moi, au centre d'une ludique guerre de décibels, le piaillage des musiciens rivalisant avec les saccades de rire nasillard des danseuses.

Un cercle de chaises se dessine sur la terre rougeâtre, laissant présager qu'il y aura bientôt en son centre une piste de danse. Aucun homme occupé à faire disparaître la poussière cette fois-ci ; nous sortirons encrassés de

cette soirée, mais étourdis et heureux. Pendant que les jeunes affluent en grappes bondissantes, fringués à l'américaine – à des lieux des traditionnels boubous que j'ai jusque-là côtoyés dans les cérémonies –, les batteurs préparent consciencieusement leur attirail. À l'aide de demi-briques de béton trouvées çà et là, on cogne les cerceaux de fer des djembés qui maintiennent en place les peaux de chèvre, d'antilope, de vache ou encore de cheval, pour les tirer au possible, leur conférant ainsi la note la plus acérée, promesse d'une projection sonore optimale. Et quand aucun fragment de béton n'est disponible, c'est directement sur le sol qu'on frappe les anneaux métalliques. Les dunduns subissent le même traitement, à l'exception du dunumba, le plus gros des trois, sur lequel on projette plutôt des giclées d'eau tiède, question d'en abaisser la note médiane.

Quand les joueurs m'aperçoivent, tous m'apostrophent pour obtenir cette fameuse « colle » rapportée du froid ; une bande de tissu rugueux qu'on enroule autour des phalanges pour en protéger la pulpe. Envahie d'un enthousiasme qui m'avait dernièrement échappé, je dévale la butte, abandonnant les gradins pour l'arène. Enfin.

— Tiens, Madou, prends le rouleau au complet, cadeau !

— Vraiment ? Merci Martine ! *Inou wali !*

— Abou, ta copine va pas seulement regarder, ou bien ? Tu vas la faire jouer, j'espère !

Les garçons se toisent et éclatent d'un rire plus rassembleur que macho. Diaka, l'épouse du guitariste, me tend une chaise, accompagnant son geste d'une poignée de main bien sonore.

— Bonne arrivée, qu'elle me dit gentiment.

Je ne la connais pas bien, mais me vient à son contact une bouffée de tendresse, son attitude accueillante et amicale réussissant par sa simplicité à me gonfler le cœur.

Les sièges alignés et le *kit* de son rafistolé, les danseurs trépignent et les musiciens, impatients de lancer les festivités, mitraillent leurs instruments. Les yeux écarquillés, je tente, ébahie, de capturer d'une empreinte mentale ce moment de grâce.

Pripatapa pata, pripatapa pata ! Gongongongon ! Gongongongon !

Le soliste ouvre le bal avec une version déchaînée du rythme Yamama, plus rapide que je ne l'ai encore jamais entendu. Si la tradition musicale sert de matériau à une jeunesse avide de changement, elle est en ce lieu propulsée vers l'avant, ses codes déviés, sublimés. C'est la version 2.0 de tout ce que j'étudie depuis plus d'un mois déjà. Les échos kitsch du clavier mènent une franche bataille à la pureté immémoriale du balafon chromatique ; le bolon se fait enterrer par une basse électrique caverneuse, et le fuzz constant de la guitare électrique invite quiconque voudrait ajouter une kora à l'ensemble à y réfléchir par deux fois. Les tambours concourent de vitesse, les tempi poussés à l'extrême par l'engouement féroce des danseurs devenus acrobates. Des porte-voix stridents appellent sporadiquement au calme pour que la soirée ne dégénère pas trop. Engourdie par cette orgie de sons, je flotte sur ma chaise pliante et prie pour qu'on ne me désigne pas comme éventuelle soliste, mes bras s'éreintant sur une partition trop avancée. Si je suis reconnaissante à l'extrême de partager ce moment précieux avec les meilleurs batteurs du quartier, je ne me sens pas à la hauteur de leur calibre olympique. Assommée autant par les tentacules de mon insécurité souterraine que par la vitesse de frappe inusitée de mes compagnons, je m'avoue rythmiquement vaincue. J'arrête de me battre contre moi-même et je cesse enfin d'essayer de prouver ma valeur, chose qu'aucun exploit musical ne pourrait au fond m'accorder. Résiliente, je laisse la place à un autre et m'éloigne de l'action, mais, au même moment, Salif arrive dans le cercle et m'ordonne de retourner taper. L'adolescent qui s'était installé à ma place se lève brusquement et me rend mon siège, frustré. Salif plante ses yeux dans les miens, son sourire comme maison, ses encouragements comme validation, et ses appels de tambour comme autant de promesses de guérison. De lui transpire la bonté pure d'un peuple duquel je n'aurai jamais été à la fois si proche et si loin ; sa grandeur d'âme réussissant à chasser toutes mes craintes de guerre civile l'espace d'un bref moment.

Réintégrée dans le groupe grâce au bpm modéré du rythme qu'a instigué le *karamökhö* ultime, je parviens à m'engourdir dans le tapage libérateur des peaux. Une ampoule géante se déchire sur ma paume, volant la vedette à mes crampes abdominales. Plaie béante à vif, sensation de tisons brûlants

à chacune de mes frappes. Les larmes aux yeux d'une douleur répétée, je quitte cette fois pour de bon le cercle des batteurs, adoptant finalement le rôle d'une spectatrice passive.

— Hé ! Abou, Mme Traoré est partie, tu devrais peut-être t'en occuper si tu veux pas qu'un autre s'en charge à ta place, *dê* !

Piqué par la remarque moqueuse de Madou, Abou fait rouler son instrument sur le sol et quitte lui aussi la transe énergique. Le baiser public dont il m'affuble et les cris de joie naïfs que celui-ci entraîne provoquent en moi un malaise que je n'ai plus le choix d'aborder avec lui. Sa main dans la mienne, je l'éloigne du groupe pour affronter sans doute la plus tétanisante de mes peurs : celle de décevoir.

La gentillesse avec laquelle Abou accueille mon rejet m'impressionne. Comme s'il était dénué d'orgueil, d'ego.

— Je comprends, Martine, t'es pas prête. Je respecte ta décision et je t'apprécie pas moins pour autant, qu'il me répond quand je lui explique que j'ai le cœur brisé d'un autre.

Que j'ai cru trop tôt réussir à m'abandonner. À lui. Que je n'en suis pas capable.

Son indulgence, devant mon incapacité à marier ce rêve d'amour à ma réalité d'échaudée, m'enrobe d'un voile d'affection plus grand encore que la blquette qui s'était jusque-là dessinée entre nous. Comme si un lien filial venait de se créer. Là. Autour d'une rupture. Notre lien privilégié ne m'était pas arraché par mon désamour, il changeait simplement de nature. Comme les rythmes des anciens qui s'accéléraient sous les doigts d'une jeunesse affamée. Le fond demeurerait, seul l'emballage se modifiait. Abou me respectait et ne remettait pas en question mon état, mon désir d'amitié, mon malaise romantique. C'était doux, c'était bon, c'était pour moi complètement nouveau. Je pouvais dire non sans être ensuite éclipsée, maltraitée, punie. Ainsi, il était possible de ne pas tout perdre d'un refus.

Une guerre civile éclaterait peut-être demain à Conakry, mais, ce soir, l'une des miennes s'était tue.

Tiriba

*Rythme traditionnellement joué avant l'excision,
un rituel qui marquait jadis pour les jeunes filles
le passage de l'enfance à l'âge adulte.*

Enfermée dans ma chambre depuis cinq jours, j'ai recommencé à payer le gros prix à Rima pour être nourrie sans avoir à quitter la maison. Je préfère souffrir d'empoisonnement alimentaire que recevoir une balle perdue à travers la nuque, au hasard d'une intersection. Pas question de sortir d'ici, pas même pour faire les quelques pas qui m'amèneraient de l'autre côté de la rue, chez Hadja, comme me l'a formellement ordonné l'ambassadeur canadien : « Surtout, ne pas sortir. » Finies les répétitions avec Momo, les Amazones ou Gangan Percussions. Plus de cérémonies non plus, de visites au marché ni de balades en ville. Plus de visites à Binti qui me faisait corriger ses dictées, de rencontres avec les jumelles qui commençaient à m'enseigner les pas de base de la danse traditionnelle mandingue, de lavage de vaisselle avec la vieille qui ne me parlait qu'en sous-sou, de leçons quotidiennes avec le vieux qui, lui, se plaisait à me faire connaître le plus d'expressions populaires possibles avant mon retour. « Tu dois partager notre culture partout », qu'il me répétait, son sourire dévoilant quelques rares pépites d'email bien droites. J'en suis à me demander s'il y en aura un, retour.

J'ai peur.

Personne ne sait quand ni comment ce soulèvement militaire se terminera. En attendant, tous les commerces sont fermés, certains ont été vandalisés, et les grandes artères de la ville sont barrées par les policiers. Eux-mêmes à découvert, ils empêchent les déplacements de la population, question de réduire le plus possible le nombre des blessés, victimes collatérales d'une guerre de pouvoir qui utilise comme levier les tirs à blanc qui se comptent

par milliers. Le prix de l'essence grimpe en flèche sur le marché noir, les stations-services *étant désormais* fermées. La rumeur d'un manque d'approvisionnement en riz court au-delà de la ville, et les Guinéens, normalement si cools et nonchalants, commencent à perdre leur sang-froid. Momo me dit qu'il ne craint rien, pourtant son regard s'est assombri. Exit les préoccupations amoureuses et autres batailles d'*ego* avec Abou, Ignace ou Hadja, il n'espère maintenant pour moi qu'une seule chose : que je puisse rentrer saine et sauve à la maison, quitte à me renvoyer du pays plus tôt que prévu. Momo dit que jamais Ousmane ne réussira à lui pardonner s'il m'arrive quoi que ce soit sous sa tutelle.

Le soir, alors que l'occupation est à son paroxysme dans la ville, je me terre sous les draps, un toutou de mon enfance, apporté en cas de force majeure, cramponné au corps comme seul réconfort. Les écouteurs vissés aux oreilles, la musique au plus fort, je ne parviens pourtant pas à masquer le bruit des tirs répétés. C'est celui des mitraillettes qui m'effraie le plus. À chaque saccade qui éclate, mes membres se crispent, mon cœur tressaute.

Pour apaiser mon angoisse, j'ai pris l'habitude de m'éplucher l'intérieur des mains, sorte d'exercice antistress malsain. Peu à peu, l'épaisse couche de pelure africaine, que je me suis pourtant appliquée si fort à tricoter, s'effrite. Tombe en poussière sur le sol. Toute cette corne fabriquée à bout de bras et de souffle court diminue, callosités raides sur lesquelles j'urine pourtant toujours, suivant, docile, la prescription de mes maîtres dévoués, la chaleur du liquide giclant sur des doigts de moins en moins bouffis.

La douleur de l'effort désormais disparue, ne reste plus que la peur viscérale de ne jamais repartir.

Chez moi.

*

Kipra kipra ! Pracapi pracapi ! Poucra piniapa piniapa !

Les claquements aigus du tambour de Salif emplissent le vaste rez-de-chaussée de la maison d'Ousmane, créant avec les tirs des mutins en grève un canon anarchique.

— Martine, descends là ! Viens me rejoindre !

Pouca karaca karaca !

Un instrument, emballé dans un sac de nylon foncé, surplombe le salon presque vide. Salif ôte de ses épaules musclées les sangles de son djembé, puis il se penche pour me révéler l'objet emballé. Dans ses mains, un chef-d'œuvre. Taillé avec soin dans le tronc d'un iroko noir, le mastodonte est monté d'une peau rare d'âne tacheté, conférant au son des frappes une projection plus intense que celle de la peau mince de chèvre et moins douloureuse pour l'épiderme que celle, épaisse, de veau. La tête d'une vingtaine de clous d'acier larges et clairs enjolive la base surmontée de six bandes sculptées, chacune évoquant des scènes de la vie quotidienne. Un savant cordage mauve, auquel on doit le degré de tension de la peau, couronne la finition impeccable du tambour que Salif tient contre lui devant mes yeux ébahis.

— Tu veux l'essayer ? qu'il m'offre de sa voix joyeuse.

Je m'approche de la bête tel un chat devant sa proie, à la fois intimidée et hypnotisée par elle. Puis, la tête du tambour coincée entre mes genoux, je lève bien haut mes paumes massacrées et crache une logorrhée bruyante qui arrache à Salif un sourire énorme.

— Mais c'est qu'il te va bien ce tambour, Martine ! Ça sonne, *dê* ! Je l'ai apporté pour que tu voies comment est fabriqué un bon djembé. Parce que, tu sais, je connais mes frères : quand ils vont apprendre que tu pars, ils vont se passer le mot, et tu vas recevoir chez toi tous les facteurs de Matoto. Tous, ils vont parader avec leurs instruments, tous uniques, tous spéciaux, tous-à-bon-prix-pour-toi-mon-amie... Si tu veux un tambour, tu m'en parles d'abord, *awa* ?

— D'accord.

Salif approche deux chaises et, défiant le couvre-feu nouvellement imposé en raison du regain des tensions militaires, il m'offre un cours, bref exutoire me permettant d'échapper à ce sentiment d'effroi qui m'assaille les tripes depuis le début du soulèvement militaire.

*

— Pourquoi tu pleures ? me demande Ignace, de passage dans la cour malgré l'interdiction aux citoyens de circuler dans la ville.

— J'ai l'impression que je retournerai jamais chez moi. Et j'ai peur. Pas toi ?

— Non, j'ai pas peur ! Parce qu'on n'y peut rien, tu sais ! Si c'est ton jour, tu vas y passer de toute façon ! L'homme propose, mais, au final, c'est Dieu qui dispose. C'est déjà tout décidé, ma chère... Allez, tu peux te détendre, c'est pas toi qui contrôles. *Al hamdoulillah* ! qu'il me répond le plus sérieusement du monde, me laissant pensive, le visage enfoui dans les ailes du hamac.

*

Comment font-ils pour paraître si détachés ? Hier, une voisine a attrapé une balle dans le ventre. J'entendais les femmes crier leur douleur quand une ambulance a uni sa sirène à leurs voix affolées. Mais je me suis malgré tout obligée à rester confinée. Je ne sais trop encore si ça contribue à préserver ma santé mentale ou bien si ça l'aggrave. Rima, sensible à ma détresse, s'est même adoucie. À croire que tous me prennent en pitié, sans jamais penser aux risques qu'ils courent, eux aussi. Sont-ils à ce point habitués à une telle forme d'instabilité politique, à une présence militaire omniprésente, aux assassinats fortuits ? Possiblement.

Éduqués à risquer leur vie pour leur patrie. La vie qui s'arrête alors qu'on accroche sur la corde les draps mouillés de la nuit. Une seconde, on contemple le soleil ; la suivante, on embrasse le sol, meurtri, à l'agonie parce qu'une balle nous a choisi comme coda à sa danse macabre. Si je réussis à sortir du pays, jamais je ne pourrai y revenir. C'est trop dur.

Occidentale gâtée, perdue dans les réflexes de survivance d'une Afrique en lutte.

Je n'arrive plus à me situer dans la complexe équation des pouvoirs. Touriste curieuse ? Pilleuse culturelle ? Musicienne sérieuse ? Fille apeurée ?

Fillette terrorisée.

Mais si, dans l'ensemble, je demeure pétrifiée, une faible lueur d'espoir s'agite en moi. Elle me dicte que de cet asile percussif je sortirai indemne. Que, même si je porterai toujours sur le cœur la marque indélébile de ces jours d'angoisse, s'en dessinera aussi une autre, plus grande et plus belle. La marque précieuse de ma validation. Un sceau de réussite plus important encore que celui d'un diplôme d'études. La preuve tangible que j'ai une place dans ce monde d'hommes. Qu'il ne m'est pas refusé. Que, même si les obstacles s'avèrent nombreux, voire parfois insurmontables, j'y ai accès. J'ai cette chance infinie de pouvoir jouer, de faire de ma passion un métier, une identité.

Qu'importe l'avenir, jamais on ne pourra effacer de ma mémoire ces moments guinéens où l'on m'aura acceptée, admise, incluse. Sur les bancs communs du local de Salif, sous l'éphémère protection du *gazebo* des jumelles, le brûlant soleil des cérémonies ou le ciel étoilé des sabars, longtemps je me souviendrai qu'ici, malgré des millénaires de sexisme endémique, jamais, quand je jouais, on ne m'aura fait sentir mon genre, ni mon âge, ni la couleur de ma peau. Les tambours m'auront permis, ne serait-ce qu'un instant, d'être l'une des leurs.

Estimée, respectée, appréciée à ma juste valeur musicale.

*

Le numéro un de l'armée séquestré, onze morts, une centaine de blessés. Recroquevillée dans ma chambre, j'écoute le concert intermittent des tirs en sanglotant, feuille d'automne frissonnante.

Chapeautées par Abou et Hadja, les vaillantes Amazones m'ont organisé une grande fête de départ au local de Salif, mais, figée par la peur, j'ai refusé de m'y rendre, suscitant chez elles colère et déception. Encore une fois, on ne saisit pas le concept de prudence que je mets en pratique. Personne ne comprend l'ampleur de mes craintes. On affronte ici les épreuves, nez droit, épaules lestes. Pas de faux-fuyants, de retraite ou d'esquive. En toutes circonstances, la vie continue.

Point barre.

J'aurais tellement aimé y aller. Si elles savaient...

Partager une dernière danse avec elles, un dernier rythme, des solos endiablés, les danseurs enivrés, les dunduns accélérés, mais je n'ai pas réussi à surmonter l'effroi. J'ai suivi, obéissante, l'ordre de l'ambassade canadienne. Évité l'apoplexie imminente d'une mère affolée. Élué l'accident, le drame, le rêve qui vire au cauchemar. Conservé intact mon bidon d'essence, acheté en panique avant que tout ferme. Maintenu la possibilité d'un ultime transport terrestre pour cette éventuelle libération à laquelle j'ai peine à croire : mon vol Conakry-Paris, devancé grâce à la réouverture partielle de l'aéroport.

Mon plan de match initial retranché de cinq jours et des poussières. J'y serai presque arrivée.

*

Dernier matin. À la radio, des voix énervées, une propagande stéroïdienne comme je ne l'ai encore jamais entendue. On invite la population à se joindre à l'insurrection des mutins pour renverser le gouvernement qui, lui, ne bouge pas. Immobile, impassible, invisible. À croire que le président, accroché au pouvoir, s' imagine qu'en fermant très fort les yeux il fera disparaître la grogne violente qu'il a lui-même engendrée.

La menace d'un nouvel arrêt des vols me glace le sang. Plus encore que le bruit désormais incessant des fusils. Le mien est prévu pour vingt heures, mais je voudrais partir, là, tout de suite. Les nerfs à vif, l'empathie à zéro, je n'en peux plus. J'essaie pourtant de me raisonner, de trouver un sens aux épreuves. De soutirer de mon angoisse un enseignement, un sens.

Je songe à Antoine...

À la douleur qu'il m'a causée. À la peine que je me suis interdit de vivre, accolant à la rage une portée plus noble. À la solitude abyssale que son départ a générée, à ses bras défaillants dans lesquels plus jamais je ne me blottirai. À toute l'énergie que je déploie à essayer de comprendre quand, pourquoi, comment. Aux nombreux doutes qu'il a suscités. À ma confiance en l'autre, érodée, massacrée. À ma confiance en moi, bousillée. À la rage bouillante qui tarde à passer.

Et si j'acceptais la défaite ? Si je baissais ma garde, rendais les armes ? Ces épreuves ne peuvent m'être vaines. Je ne peux me permettre de

rapporter la mienne de guerre. Je dois la laisser ici. Maintenant. Dans cette chambre suffocante.

Tapie dans un coin, comme je le suis moi-même.

*

Dix-huit heures tapantes, la *station*, toussotante, s'immobilise dans la cour. Les coups de feu cessent ce soir encore, l'espace de trois maigres heures, pour permettre aux avions de décoller. J'ai le cœur gros, mais rempli d'espérance. Même si je n'y croirai qu'une fois bien assise et la ceinture bouclée, ça y est : mon départ est imminent.

La main agrippée à ma valise écarlate, j'émerge, *groggy*, de la maison qui me servait de cache. Ignace et Momo, affairés, rangent tout ce que je rapporte dans le coffre de la voiture quand retentit dans la rue quasi déserte le son incisif des frappes d'Abou. À ses côtés pour répondre à l'appel, quelques rares membres de Gangan Percussions et des Amazones qui ont réussi à se rendre jusqu'à nous. Les nerfs rompus par l'anxiété, une émotion si forte qu'elle m'en fait momentanément perdre l'ouïe m'assaille, un bourdonnement opaque m'explosant les tympanes. Une griotte, entrevue quelques fois dans l'entourage de mes amis musiciens, déclame mon prénom à répétition de sa voix à la fois criarde et sublime, une impressionnante étoffe de coton coloré montée en turban sur la tête. Hadja, un karignan à la main, joint sa voix puissante à la sienne, une lueur de tristesse dans l'œil. Des curieux s'attroupent autour de la démonstration musicale surprise, profitant eux aussi de la trêve pour sortir de leur cour. Salif, qui ferme l'escadron, un mégaphone à la main, ordonne de son timbre altier de baryton un cessez-le-son immédiat. Sur son dos, un sac de tissu ébène qu'il dépose à mes pieds.

— Ouvre ! qu'il me lance, les yeux brillants.

L'épaisse fermeture éclair roulant sous mes doigts, j'aperçois, incrédule, un fragment mauve de cordage épais sous une peau tachetée d'auréoles brunes.

— Regarde dans la base !

Incrédule, j'extirpe de son étui le lourd instrument et, le cœur en bataille,
je découvre en son antre une inscription.

Pour Martine, l'Amazone.

OceanofPDF.com

Soli rapide

*Traditionnellement, on jouait ce rythme après
l'initiation des filles (excision) et des garçons
(circoncision) à leur retour au village.*

Assise dans l'avion en mouvement sur le tarmac, ma vieille peluche serrée sur la poitrine, j'ouvre délicatement l'enveloppe que m'a offerte Abou au moment des adieux. Pour toute chose dans l'écrit beige de papier fripé, une photo de lui, annotée au verso. « Promets-moi que tu ne m'oublieras pas. »

Promis, Abou.

Promis.

OceanofPDF.com

Glossaire

Al hamdoulillah : locution arabe utilisée dans différents contextes et qui signifie « louange à Allah ».

Awa : signifie « d'accord » en langue sousou.

Balafon : instrument de percussion mélodique (pentatonique ou diatonique) d'origine malienne.

Baya : bijou que les femmes portent à la taille pour séduire un homme, qu'on appelle également « bin bin » ou « collier de l'amour ».

Bé : signifie « ici » en sousou.

Bissap : boisson sucrée faite à base de fleurs d'hibiscus séchées.

Bogolan : tissu africain à base de coton, qu'on colore avec de la boue pour créer des motifs tribaux.

Bolon : instrument populaire mandingue d'origine malienne, qui joue le rôle de la basse dans un ensemble de musique traditionnelle.

Café Touba : boisson d'origine sénégalaise faite de café arabica que l'on aromatise avec du poivre de Selim (piment noir).

Casnet : percussion faite d'un petit panier tressé rempli de billes ou de roches, auquel est accrochée une poignée d'osier.

Clavé(s) : à la fois instrument (pluriel) et rythme (singulier), la *clavé* est un concept musical central de la musique afro-cubaine (vient du terme « *llavé* » en espagnol, qui signifie « clé »), mais on la trouve aussi abondamment dans la musique africaine d'où elle tire son origine, ainsi que dans la musique brésilienne.

Conakry : située sur les rives de l'océan Atlantique, Conakry est la capitale de la Guinée, et sa plus grande ville également, avec plus de deux millions

d'habitants.

Coupé-décalé : style musical syncopé et dansant d'origine ivoirienne.

Dashiki : chemise ou tunique ample et colorée, reconnaissable par son col isocèle.

Dê : ponctuation langagière répandue en Afrique de l'Ouest, dont « eh ! » serait l'équivalent français.

Djembé : percussion traditionnelle d'Afrique de l'Ouest faite d'une base de bois en forme de coupe sur laquelle on tire une peau, le plus souvent de chèvre, à l'aide de cordages. On attribue l'origine de cet instrument à un mortier utilisé par les femmes pour moudre le mil (entre autres grains), sur lequel on aurait eu l'idée de poser une peau animale.

Djembefola : signifie « joueur de djembé » en langue malinké.

Dundun (ou dunum) : instrument traditionnel d'Afrique de l'Ouest fait d'un cylindre de bois recouvert aux deux extrémités par des peaux de vache. Certains joueurs y accrochent une cloche de fer qu'ils font résonner à l'aide d'un écrou ou d'une baguette de métal pour compléter la mélodie produite par l'une des deux peaux qu'on frappe avec un bâton. Il existe trois types de dunduns, qui correspondent à la fois à la tessiture de l'instrument et à son rôle dans l'ensemble de tambours. Du plus aigu au plus grave, on trouve le kenkeni, le sangban et le dundunba.

Dunumba (ou dundunba) : plus gros des trois dunduns, il improvise souvent des phrases musicales en réponse aux solos des djembefolas. Ce terme désigne également un rythme ainsi qu'un type de fête populaire.

Dunumfola (ou dundunfola) : signifie « joueur de dundun (dunum) » en malinké.

Empire mandingue : aussi désigné sous le nom d'« Empire du Mali », l'Empire mandingue était à l'origine un État médiéval africain habité par le peuple malinké. Aujourd'hui, il désigne tous les pays d'Afrique de l'Ouest qui partagent la culture traditionnelle mandingue.

Foté : signifie « blanc » en soussou.

Gangan Percussions : troupe de danse et de musique traditionnelle mandingue fondée par feu Aly Sylla, ancien membre des Ballets africains.

Gongoma : sorte de piano à doigts s'apparentant au kalimba, mais avec des lames et une caisse de résonance plus larges.

Griot, griotte : membre de la caste des poètes, musiciens, danseurs, conteurs et chanteurs ; responsable de la transmission de millénaires de culture à travers la tradition orale et qui entretiendrait un lien privilégié avec les esprits. En Afrique de l'Ouest, quand un griot meurt, on dit que c'est toute une bibliothèque qui disparaît avec lui.

Karamökhö : signifie « maître » en soussou.

Karignan : cylindre métallique texturé que l'on frotte avec une baguette pour accompagner le chant d'un griot ou d'une griotte.

Konkoé : poisson très prisé de la cuisine guinéenne, qu'on appelle aussi « mâchoiron ». Pour l'anecdote, on dit que le président Lansana Conté en raffolait tant qu'il ne se déplaçait jamais sans sa réserve personnelle.

Kora : instrument à cordes d'origine malienne que l'on trouve dans toute l'Afrique de l'Ouest et dont le son s'apparente à celui de la harpe.

Koriste : celui ou celle qui joue de la kora.

Krin : bûche de bois creusée, sur laquelle on frappe à l'aide de baguettes pour obtenir un rythme à plusieurs hauteurs de sons.

Malarone : médicament utilisé pour la prévention du paludisme (également appelé « malaria », d'où son nom), et dont la consommation peut générer plusieurs effets secondaires physiques et psychologiques, comme des hallucinations, des nausées, des douleurs abdominales ou encore des vomissements.

Malinké : ce terme désigne à la fois un peuple de l'Empire mandingue (principalement établi en Guinée) et sa langue.

Matoto : l'une des cinq communes de Conakry, où se trouve notamment le quartier Aviation.

Miswak : racine de l'arbre de *Salvadora persica* (également appelé « arak »), reconnue pour ses propriétés nettoyantes et même blanchissantes,

qu'on utilise comme brosse à dents naturelle, notamment en Orient et en Afrique.

N'doni, n'doni : signifie « petit à petit » en soussou.

N'rili : signifie « je m'appelle » en soussou.

Sabar : fête populaire où les jeunes se rassemblent pour danser tard dans la nuit, au rythme endiablé des tambours. Ce terme désigne également un genre musical ainsi qu'une famille de tambours sénégalais.

Sangban : tambour moyen de la triade des dunduns, on le désigne comme étant le « cœur du rythme » puisque c'est souvent grâce à sa mélodie qu'on en reconnaît la nature.

Soli de la basse côte : rythme populaire originaire de la Basse-Guinée, une région du pays qu'on appelle également « Guinée maritime ».

Soussou : langue parlée en Afrique de l'Ouest par le peuple du même nom.

Tapettes : mot familier désignant des sandales bon marché.

Tap-tap : taxi collectif.

Wongaï : signifie « on y va » en soussou.

Wontanara : signifie « on est ensemble » en soussou.

Yandi : signifie « s'il vous plaît » en soussou.

OceanofPDF.com

Remerciements

Merci à mes premiers lecteurs accompagnateurs, comme autant de lucioles sur mon chemin escarpé : Denis Aubin, Genevyève Delorme, India Desjardins, Lila Paquette Mourmant, Emmanuel Pitois, Maranda Colin, Joannie Labelle, Kattam Laraki-Côté, Mélanie-œil-de-lynx-Félix, Mélisande McNabney, Céline Boissonneault, Michel Mpambara, Renée Lessard et Marie-Ève Laure.

À Mohamed Camara-N'Diaye pour les précisions culturelles précieuses (et pour m'avoir indirectement prêté son nom pour l'un de mes personnages). À Stacey Caceus pour le nécessaire décentrement du regard.

Merci à mon éditeur, Stéphane Miyagi-Dompierre, qui, à force de patience et de générosité, m'a enseigné l'art de bien lustrer, de bien frotter.

À Sophie Sainte-Marie et Sabrina Raymond qui m'auront exercée à repérer le bon grain de l'ivraie en matière d'anacoluthes et autres particularités syntaxiques inusitées.

À Mathilde Corbeil pour la finesse de sa poésie.

À toute l'équipe de Québec Amérique qui m'a généreusement prise sous son aile formatrice et bienveillante.

Merci à Myriam et François pour l'horizon de mai.

À Aly Sylla, Aicha Camara, Abdoulaye Traore et Sékou Keïta qui m'ont inspiré cette histoire.

Et finalement, merci au tambour.

Mon amour.

J'aime ce moment où l'on me nargue du regard, ne prenant pas au sérieux l'image que je projette malgré moi. Ce moment qui précède toujours ma première frappe. Oui, je suis une fille, j'ai vingt-deux ans, je suis inexpérimentée, naïve, crédule et affable, encore loin d'être affirmée. Mais j'ai une hargne constante qui me donne la force de m'épuiser dans le jeu. Après un coup, j'ai mal. Le deuxième me fait souffrir, mais après dix, je ne ressens rien d'autre que le plaisir d'une douleur anesthésiée. Mon corps engourdi qui laisse au rythme toute la place.

Prise dans l'étau suffocant du milieu machiste dans lequel elle évolue, Martine quitte le Québec pour un voyage d'étude musical à Conakry, en Afrique de l'Ouest. Elle espère obtenir, dans ce pays où tout lui est étranger, la validation qu'aucun ne semble vouloir lui donner chez elle.

*Par la voix de ses mille tambours,
la musique me sauvera. Encore.*

Percussionniste depuis plus de vingt ans pour différents projets dont *Belle et Bum* à Télé-Québec, professeure au cégep de Saint-Laurent, Mélissa Lavergne a aussi été chroniqueuse à Radio-Canada et directrice musicale à TVA. En publiant *L'Iroko*, elle renoue avec ses toutes premières amours : l'écriture.



OceanofPDF.com